

Le prodigieux développement de notre pays

QUATRE prospecteurs découvrent des gisements d'uranium dans la province de l'Alberta... Un vieil explorateur des mines des Cantons de l'Est vient de découvrir, dans la Gatiéne, un très riche gisement d'amiante, qui serait de qualité fort supérieure à celle que l'on arrache des autres sols du monde entier... Au Labrador et dans l'Ungava, on trouve richesse et rigueur. Leurs gisements de minéral de fer sont parmi les plus importants du pays.

Ces quelques titres extraits de la presse canadienne ne donnent qu'une faible idée des immenses ressources de ce pays où s'édifient encore chaque jour des fortunes fabuleuses. Seules L'U.R.S.S., la Chine, possèdent, sans doute, plus de richesses naturelles. Aussi, le Canada est-il devenu en quelques années l'une des plus puissantes nations industrielles au monde.

PENDANT longtemps, la plus grande richesse du Canada furent ses forêts qui en faisaient le plus grand producteur de papier. Mais cela n'était pas suffisant pour lui donner rang parmi les grands pays industriels.

L'essor qu'il connaît aujourd'hui est surtout dû à la mise au jour de vastes gisements de pétrole dans l'Alberta. En 1951, la production s'est élevée à 30 millions de barils. Et, d'après les dernières statistiques, quelque 300 milliards de barils — plus de la moitié de ce qui reste au monde — sont encore enfouis dans les profondeurs du sol.

Un malheur n'arrive jamais seul, a-t-on coutume de dire. Il en est sans doute de même pour le bonheur, car le pétrole commençait à couler à flot, que la découverte, près de la frontière du Labrador, de dépôts de minéral à forte teneur de fer, estimés à plus de 400 millions de tonnes, faisait du jour au lendemain, la richesse de la province de Québec.

D'après les plans établis, la production d'acier, qui plafonnait jusqu'à 3, 6 millions de tonnes par an, s'élèvera, dès 1955, à 10 millions. Le reste du minéral extrait, car il en restera, sera expédié aux raffineries des États-Unis.

Le Mardi-Gras à la Campagne... autrefois



Composition d'Edmond-J. MASSICOTTE

● Droits réservés

Au lendemain des Rois commençait le carnaval qui durait jusqu'au carême, c'est-à-dire jusqu'au mercredi des Cendres. L'approche de ce temps de pénitence et de jeûne rigoureux portait nos ancêtres à des exhubérances, à des ardeurs de plaisirs que nous ne connaissons plus. En effet, cette période mémorable autrefois, passe souvent inaperçue, aujourd'hui. Dans le bon vieux temps, aux derniers jours du carnaval, le dimanche, le lundi et

le mardi gras, les gens cherchaient à se gaver de tapage et de gaieté afin, sans doute, de pouvoir aborder les jours de mortifications sans beaucoup de regrets. Quelle est l'origine de l'expression "jours gras"? On prétend qu'elle provient de ce que, dans des villes de l'ancienne France, à la veille du carême, certains boucliers promenaient des animaux gras pour annoncer qu'ils avaient le privilège de vendre des viandes aux malades pendant les jours d'abstinence. D'autres imaginent que le peuple voulait plutôt rap-

peler qu'on traversait les derniers jours de ripaille. Au début de la colonie, les "jours gras" commençaient au moins huit jours avant le mercredi des Cendres. En Angleterre, le mardi gras s'appelait "Shrove Tuesday", ce qui signifie "jour de la confession". Devons-nous supposer que c'était la pratique générale chez les Saxons catholiques de faire l'aveu de leurs fautes, en cette circonstance? On disait aussi "Pancake Tuesday" qui se traduit par "mardi des crêpes", car en ce jour les gens s'empressaient de

consommer tout ce qui restait d'œufs, de graisse et de beurre vu que ces aliments étaient prohibés en carême. Au Canada, les crêpes étaient le mets obligatoire du mercredi des Cendres. En notre pays, les divertissements des jours gras ont pris différents aspects, suivant les localités et les époques, sans cependant varier beaucoup dans les grandes lignes. Ainsi, vers 1870, les jeunes gens allaient danser au son du violon ces remarquables

Deux religieuses déterrent les morts durant dix jours

EN une précédente page (1), Mère Sophie nous avait relaté les premières péripéties de son arrestation, de celles du P. Cotto et de Soeur Vincent. Ils furent condamnés, tous trois, à déterrer les cadavres du cimetière de l'hôpital qu'elles dirigeaient à Pakhoi. Leur ingrate besogne se poursuit.

VENDREDI 10 AOÛT. — La messe est à peine terminée que les sentinelles emmènent Mère Sophie et Soeur Vincent au cimetière, où elles retrouvent le vicaire général. Le Tartare (le chef de la police) les attend et leur enjoint de se presser, car il veut que tout le cimetière soit retourné pour le soir.

Le soir, quand le soleil tombe, bien que le travail n'ait cessé que quelques minutes, à midi, pour avaler bien vite la nourriture que nos orphelines ont eu le courage de nous apporter, le cimetière est loin d'avoir été retourné de fond en comble, comme le voulait le Tartare. Alors, les sentinelles apeurées n'osent pas nous reconduire chez nous. Ce soir, ce sera sans doute la prison. Nous sommes trempés de sueur, et, épuisés, nous nous asseyons sur le bord d'une tranchée. Les heures passent. Une sentinelle finit par s'apitoyer et part à la recherche du Tartare pour connaître sa décision à notre sujet. Il ordonne de nous emmener à la maison.

Un imperméable blanc rayé de bleu ciel pour le vicaire général; un bleu piqué de fleurettes pour Soeur Vincent; un rouge éclatant pour Mère Sophie.

SAMEDI 11 AOÛT. — Une pluie diluvienne remplace le soleil de plomb. Nos sentinelles vont se mettre à l'abri sous la véranda toute proche du "Diable". Le Tartare, lui, ordonne que nous subissions toute la douche. Des chrétiennes, cependant, viennent courageusement nous apporter leurs imperméables : un blanc rayé de bleu ciel pour le vicaire général, un bleu piqué de fleurettes pour Soeur Vincent, un rouge éclatant pour Mère Sophie.

Jamais semblable accoutrement n'avait été prévu dans aucune Congrégation religieuse!

Des placards avaient été affichés partout sur les murs de la ville, invitant toute la foule à venir contempler les "assassins en train de déterrer leurs victimes". Spectacle inédit auquel les enfants des écoles ne se firent pas inviter deux fois! Bientôt, l'atmosphère de fond de la tranchée devint irrespirable tant le soleil tapait dur au-dessus et tant l'air était raréfié par la foule qui se pressait sur les monticules de terre que nous sortions des tranchées après en avoir soigneusement extrait tous les ossements. Quand il nous arrivait, aveuglés par le soleil et la sueur, d'en oublier un dans la pelletée de terre que nous lançions en haut de la tranchée, les sentinelles et les enfants nous donnaient vite un petit coup de baguette sur le bras pour nous le faire remarquer.

"Ils ont tué nos enfants. Frappez-les."

VERS le soir, la foule, libérée de son travail, arriva plus dense, encouragée par le "Diable" qui pérorait contre les "impérialistes étrangers". Avisant un énorme ver blanc que nous venions de lancer

avec une pelletée de terre, il l'écrasa sous son talon en proclamant avec un ricanement de joie mauvaise : "C'est ainsi que nous allons écraser tous ces chiens d'étrangers!" Les enfants et les étudiants éclataient de rire. Leurs parents écoutaient et regardaient sans rien dire.

Quand le soir tomba et qu'on emporta les paniers pleins des ossements déterrés ce jour-là, toute la foule suivit jusqu'au lieu de l'exposition. Là, le "Diable" ordonna :

— Arrêtez-vous.
Puis, s'adressant à la foule :
— Ils ont tué nos enfants! Frappez-les!

Nous attendîmes quelque temps mais ce jour-là personne n'osa frapper.

Les gamins jettent des ossements dans leur maigre gamelle...

12 AOÛT 1952. — Le soleil est radieux, déjà chaud, quand nous nous dirigeons vers le cimetière pour reprendre notre travail. Les enfants, excités la veille, ont plus d'audace aujourd'hui. Ils nous poursuivent en nous lançant des poignées de sable et de graviers qu'ils ramassent le long de la route. Nos mains brûlées du soleil sont à vif et en plaies, tout comme nos pieds. Nous les avons bandés pour éviter d'attraper des misères en ramassant tous ces débris humains : ils exigent que nous enlevions les bandes, et, trouvant que nous n'obéissions pas assez vite, les arrachent brutalement.

L'affluence de la foule monte avec le soleil. Les injures aussi! Soeur Vincent, qui a une crise de bile, commence des vomissements. Les soldats ne lui permettent pas de s'arrêter une seconde, "rends en piochant"! Prévoyant que la journée serait dure, elle avait pris bien vite un oeuf le matin, après la messe. Comme les vomissements sont blancs, un jeune étudiant crie à la foule :

— Regardez! C'est du lait qu'elle vomit! C'est le lait des petits bébés de la crèche qu'elle a volé! C'est bien fait!

... et avec un bâton chatouillent le crâne et le nez du P. Cotto.

AMIDI, quand de courageuses chrétiennes nous apportent de la soupe de riz et des oeufs et des bananes, et qu'enfin nous pouvons nous arrêter cinq minutes, tous les gamins se ruent vers nous et détaillent notre menu ricanant. Quelques-uns y jettent de la terre et les petits ossements.

L'après-midi s'éternise! Debout sur le haut des tranchées, les gamins nous envoient de la terre et des coups de pieds dans le dos. Quelques-uns, avec un bâton, s'amuse à chatouiller le crâne et le nez du vicaire général en se moquant de lui. Il n'a plus la force de se tenir debout et tombe assis dans la tranchée. Il se sent congestionné par le soleil et donne son mouchoir à Mère Sophie pour qu'elle tache de le tremper dans un peu d'eau froide qu'il s'appliquerait ensuite sur le front. Mais, dans la foule, personne n'ose plus se hasarder maintenant à témoigner un peu de pitié et à chercher un verre d'eau pour ces "chiens d'étrangers".

"A bas l'Eglise catholique! Vive la Chine! Vive le communisme!"

VERS les 6 heures du soir, tout le terrain était noir de monde. C'était le moment prévu pour le jugement! Les employés de la police, de la mairie, les étudiants

étaient là! L'un d'eux, levant le poing vers le ciel, lança des imprécations successives contre les assassins que nous étions :

— Qu'ils soient expulsés à jamais de notre pays! Qu'ils soient emprisonnés pendant dix mille années! Qu'ils soient mis à mort comme ils ont mis à mort nos enfants! Qu'on leur arrache les yeux comme ils ont arraché les yeux de nos enfants!

A bas l'Eglise catholique! Vive la Chine et vive le communisme!

Et tous les poings se levaient vers le ciel à chaque imprécation nouvelle répétée par toutes les bouches. C'était impressionnant.

Le chef de police crie vengeance pour un chien qu'il avait abattu lui-même.

PUIS, brutalement, deux soldats emmenèrent le P. Cotto un peu plus loin; nous crûmes que notre dernière heure était arrivée. Un quart d'heure environ plus tard on venait nous chercher aussi pour nous emmener auprès du P. Cotto. Ce dernier nous expliqua plus tard, qu'on lui avait remis la plus lourde des pioches pour creuser un nouvel endroit où le "Diable" semblait nous avoir réservé un spectacle unique.

Au bout d'un moment, comme ses forces défaillaient, le Père avait demandé aux sentinelles :

— De grâce, allez chercher les religieuses là-bas pour qu'elles viennent m'aider!

— Il n'y a pas de religieuses ici, avait-on rétorqué "il n'y a que des espions!"

— Eh bien! allez chercher les "espionnes" alors!

Et, finalement, on était allé chercher les deux "espionnes" qui se mirent au travail. La foule attendait, haletante, le spectacle promis! Et, tout à coup, dans ce terrain où plus un bébé n'avait été enterré depuis un an et où, par conséquent, on n'avait jusqu'ici trouvé que des ossements, des cheveux et des cervelles encore intactes, voilà que la bêche entra dans un morceau de chairs en putréfaction. Tous se bouchèrent le nez avec dégoût et le "Diable" de crier à la foule :

— Voyez, en quel état elles ont mis nos chers petits enfants chinois!

Et les poings se levèrent vers le ciel avec plus de frénésie encore pour crier vengeance! Mais, en ramassant à pleine main toute cette pourriture, Mère Sophie ne trouva pas le crâne habituel d'un être humain : le cadavre pour lequel on venait de crier vengeance était celui du chien abattu par le "Diable" quelques semaines auparavant.

Le vicaire général, épuisé, tombe.

13 AOÛT 1952. — La foule est moins nombreuse que la veille, mais le soleil est encore plus chaud. A une heure de l'après-midi, seulement, on nous accorde cinq minutes de répit en plein soleil pour avaler notre soupe de riz. Une demi-heure plus tard, le vicaire général, épuisé, tombe sans connaissance. Nous supplions la sentinelle de nous laisser le transporter au moins à l'ombre d'un arbre un peu plus loin pour qu'il ne meure pas d'insolation. La sentinelle refuse. Plusieurs fois, nous renouvelons notre demande et la sentinelle renouvelle son refus. A la fin, excédée de notre insistance, et craignant peut-être quand même la réaction des chrétiens, si leur chef meurt là sur le

terrain, elle permet que nous le traînions jusque sous le petit arbre et que Soeur Vincent aille à notre hôpital tout proche, accompagnée d'un soldat, quérir un brancard pour l'emmener. Un médecin, consulté, ordonne un repos complet.

15 AOÛT 1952. — Quelle n'est pas notre surprise, en arrivant au cimetière, d'y retrouver le vicaire général! Les sentinelles sont allées le quérir au presbytère de bon matin; vraiment, le repos complet prescrit par le docteur n'est pas de longue durée!

A mesure que les jours passent, les Pères et les Soeurs payent d'audace et viennent davantage nous remplacer une demi-heure de temps en temps. Soeur Vincent tient le coup, mais Mère Sophie, ne paraît pas du tout au cimetière le 18; ses Soeurs la remplacent et personne ne dit rien.

19 AOÛT. — Dès 6 heures du matin, la maison est envahie par les policiers qui viennent opérer une nouvelle perquisition.

A midi, le Tartare, avec un regard foudroyant, nous montre des objets extrêmement compromettants pour nous qu'il vient de découvrir au fond d'une vieille malle au grenier : 6 minuscules drapeaux français; un petit drapeau nationaliste; 3 morceaux de sacs à dos en kaki, 6 pochettes vides à revolver, en kaki, marquées des lettres criminelles : U. S.

Une phrase d'un livre de l'abbé Godin : "L'apôtre doit s'ARMER d'humilité", suffit aux policiers pour intenter un procès.

BIENTOT commencèrent les interrogatoires. Un Annamite communiste, ayant quelques connaissances de français, fut chargé avec la police secrète de venir desceller la fameuse caisse contenant nos soi-disant écrits compromettants... Compromettants! Evidemment oui! Dans un carnet, une Soeur avait copié cette phrase relevée d'un livre de l'abbé Godin : "L'apôtre doit s'armer d'humilité, de patience, etc". A ce mot armer le policier tressaille, cherche son dictionnaire et lit avidement l'explication du mot armer. Il ne s'était pas trompé! Dans ce carnet, il avait découvert un complot armé contre le gouvernement... Et il fut difficile de lui démontrer son erreur... Et tout le reste à l'avenant!

30 AOÛT. — Le délégué de Nanning vient à Pakhoi et fait subir au P. Cotto un premier interrogatoire :

— Ne sortez pas en ville demain vers 11 heures, car je vous rappellerai!

— J'aurais bien du mal à sortir en ville lui rétorqua le Père, puisque depuis treize jours, je ne puis même pas aller aux w.c. sans avoir une sentinelle à mes trousses!

Le délégué de Nanning sembla interloqué.

Blâma-t-il ensuite la police locale de nous avoir traités trop rigoureusement avant même qu'un semblant de jugement eut été fait? Nous l'ignorons, mais c'est la seule explication plausible à ce qui se passa le lendemain.

Sans rien nous dire, nos sentinelles plîèrent soudainement armes et bagages et quittèrent la maison. Nous étions libres!

Cette liberté ne dura que dix jours. Le 10 septembre 1951, ordre vint de la police de ne plus sortir désormais de nos enclos respectifs : les Pères et les Soeurs.

Nous laissons de côté toutes les tracasseries qui continuèrent pendant des mois pour en venir au dénouement de cette tragédie, qui eut lieu le 24 avril 1952.

1. — Pour nous être opposées à l'Eglise schismatique à Pakhoi;
2. — Pour nous être occupées de la Légion de Marie;
3. — Pour avoir, au mois d'août précédent, envoyé trois de nos orphelins organiser un complot en Indochine;

Ly Shouk Fi (Mère Sophie) et Kona Fé Nang (Soeur Marie-Fer-

nand) sont expulsées à jamais de Chine et reçoivent l'ordre de partir, dès 6 heures du matin, le lendemain, sur un camion qui les conduira à Hong-Kong, via Canton.

Minute, extrêmement douloureuse, bien qu'elle eut été prévue depuis tant de mois.

Les chrétiens présents doivent acclamer la sanction. Ils lèvent le poing à contre-cœur; ils ont l'air de condamnés à mort.

En quittant la salle, nous leur disons, du plus profond de notre cœur brisé, le salut habituel des chrétiens :

— T'in Tchu Po Yao! Que Dieu vous protège!

Le 13 mai suivant, les deux religieuses, accompagnées de leurs quatre autres Soeurs, étaient embarquées dans un camion militaire, et dirigées sur Hong-Kong. Un accueil des plus chaleureux leur était réservé de l'autre côté des barbelés par les missionnaires venus les attendre et par les Anglais. Mais quel accueil pourrât-il jamais faire oublier aux exilés de Chine les visages douloureux des chrétiens qui là-bas avaient pleuré leur départ!

MÈRE SOPHIE DESTOMBES, des Cathéchistes Missionnaires de Marie-Immaculée.

F I N

(1) Voir le "Supplément du 1 février 1953.

Le Mardi-Gras à la Campagne

● Suite de la première page

giques et "reels" à 8, à 4 ou à 1 qui exigeaient de si bons musiciens. Mais danses, violon et chants n'étaient à minuit le soir du mardi gras, car il ne faisait pas bon de s'amuser sur "carême entrant". Es voici la raison.

Une fois, il paraît que dans une localité des veilleurs avaient continué de danser après minuit. Tout à coup, un traîneau attelé d'un cheval "noir et fringant" s'arrêta devant la maison et un étranger bien mis se présenta. Il demanda à danser. Cela ne se refusait pas aux survenants, et il choisit pour sa "compagnie" la plus jolie fille de la réunion. L'on attaquait un menuet. Bientôt, la demoiselle s'aperçut que son partenaire la piquait chaque fois qu'il lui pressait la main. Pourquoi avait-il gardé ses gants! Elle conçut des soupçons. L'étranger aurait-il des griffes? Ne serait-ce pas le diable? Furtivement, elle fit le signe de la croix. A l'instant, l'étranger échappa un blasphème et partit comme un coup de vent, emportant la porte de la maison avec lui. Dehors, plus rien : à l'endroit où l'on mal et le véhicule avaient séjourné la neige était fondue jusqu'à terre.

Pas n'est besoin de dire que cette légende, répétée partout avec force détails locaux, contribuait à maintenir les gens dans l'observance de la règle.

E.-Z. MASSICOTTE

LE SAVEZ-VOUS?

- 1.—Connaissez-vous le symbolisme des cierges?
- 2.—Et le symbolisme de l'hostie?
- 3.—Qui a institué les sacraments?
- 4.—Quels sacraments sont réservés à l'évêque?
- 5.—Quels sont les sacraments dont le prêtre est le ministre?
- 6.—Les laïques peuvent-ils béni-

On trouvera les réponses en page 20.

O'Callaghan

et le "Vindicator"

"Peu à peu il devenait le prisonnier de gens médiocres ou de partisans fanatisés."
Henri Béraud.



OMME nous l'avons dit ailleurs, ce fut au lendemain de la Révolution de Juillet, en France, que Papineau, abandonnant définitivement son projet de réformer la Constitution de 1791 par des moyens constitutionnels, se laissa rapidement convaincre par la petite troupe d'adulateurs qui s'était formée autour de lui qu'il devait voir plus grand et viser plus haut. C'est aussi à partir de ce moment qu'on le vit abandonner ou rejeter graduellement tous ses vieux compagnons de lutte, les Vallières, les Neilson, les Quesnel, les Cuvillier, les Bédard, pour n'écouter plus que ces jeunes radicaux qui vont se servir de lui, tout en l'encensant, avec l'espoir que, grâce à son ascendant sur le peuple, ils pourraient entraîner celui-ci dans une révolution qui lui apporterait l'indépendance et qui fera d'eux, dans un avenir rapproché, les conseillers et les ministres du président de la nouvelle république canadienne.

Adulté et poussé tout à la fois par cette jeunesse enthousiaste et réaliste, Papineau se laisse facilement entraîner là où on veut le mener. "La Liberté ou la Mort!" s'écrient ses jeunes thuriferaires et, leur souriant du piédestal où ils l'ont hissé, Papineau se voit déjà passant à l'histoire avec le titre de Libérateur de la race canadienne et, émule en cela de son idole Washington, premier président de la république des Canadas réunis.

Nous avons déjà expliqué ailleurs que le fléau du choléra fut sans doute la principale cause qui fit ajourner à deux reprises, en 1832 et en 1834, la mise à exécution du projet conçu par les jeunes révolutionnaires de son entourage : amener l'Angleterre à se retirer du Canada, de gré ou de force.

C'est également cette décision d'aller jusqu'au bout, qui fit que Papineau rejeta avec hauteur et colère toutes les offres de conciliation de la métropole, y compris l'abandon quasi total des subsides. C'est encore à partir de ce moment qu'on le vit réclamer ce Conseil législatif électif, que l'Angleterre ne pouvait alors nous accorder sans renoncer du même coup à sa colonie.

C'est toujours à partir de ce moment que Papineau, réalisant que tous ces vieux compagnons de lutte commencent à voir clair dans son jeu, fit en sorte de se débarrasser d'eux d'un seul coup aux élections de 1834, pour les remplacer partout par ceux-là qui se disaient prêts à le suivre jusqu'à la mort. C'est alors que l'on vit surgir tous ces nouveaux venus qui, hier encore inconnus, deviendront demain les héros de 1837. L'on verra aussi venir se mêler à eux toute une bande d'aventuriers, d'arrivistes, de mécontents chroniques et de pêcheurs en eaux troubles tels que les Touvreys, les McDonnell, les frères Wolfred et Robert Nelson (celui-ci qui se fit président de la république dès février 1838), le Dr Kimber, Thomas Starrow Brown (le général des Fils de la Liberté), DeWitt, Davidson, Amury Girod, O'Callaghan, puis Malhiot, Hindelang et d'autres encore.

De tous ceux-ci, celui qui devait exercer la plus grande influence sur Papineau et devenir son principal lieutenant en 1837, fut incontestablement le Dr O'Callaghan qui n'arrêtera de lancer la foudre

sur Gosford et les Anglais, dans les colonnes du Vindicator, que pour vitupérer contre le clergé, puis suivre son chef dans toutes les assemblées de comtés et l'accompagner enfin dans sa fuite au lendemain de l'escarmouche de Saint-Denis.

Qui était donc ce médecin irlandais qui en était venu à exercer une pareille influence sur le chef vieillissant des patriotes ?



EDMUND BURKE O'CALLAGHAN, né en Irlande en 1797, décida un jour d'aller chercher fortune sur le continent. Il s'arrêta à Paris, où il fit de vagues études de la médecine, apprit le français, fréquenta la Jeunesse des Ecoles et perdit la foi de ses aïeux qu'il remplaça par le libéralisme et le scepticisme alors à la mode. Nous ignorons pour quelles raisons il lui vint à l'idée de passer au Canada. Toujours est-il qu'en 1823, il débarque à Québec où il reprend, sans trop de convictions, ses études et est reçu médecin en 1827. Il a trente ans. Que va-t-il faire ? Pratiquer la médecine ? Il en a de moins en moins le goût, et d'ailleurs il se sent attiré par la politique. Il va à la Chambre d'assemblée, écoute Papineau, Neilson, Vallières faire la vie dure au comte de Dalhousie et à la minorité bureaucrate. Il envoie quelques articles à la Gazette de Québec, au Mercury, puis, à l'arrivée de lord Aylmer, lui offre ses services qui sont refusés.

Froissé, il n'hésite plus. Puisque l'oligarchie ne veut pas de lui, il se fait patriote et déménage à Montréal. Au lendemain de la mort de Tracey, victime de l'épidémie du choléra de 1832, la place de rédacteur du "Vindicator" est libre. Il s'offre pour la remplir et est accepté. Papineau, enthousiasmé par l'ardeur et les convictions (?) du jeune médecin, qui lui promet de lui conserver l'appui de la population irlandaise de Montréal, en fait bientôt son conseiller le plus écouté et, aux élections de 1834, l'impose sans vergogne à la population du comté de Yamaska. Le pamphlétaire va s'en donner à cœur joie, tant à la Chambre et dans les assemblées de comtés, que dans les colonnes du Vindicator et les réunions secrètes du Comité Central et Permanent où il représente Papineau.

Essayons de le voir alors tel qu'on peut l'imaginer au témoignage de ceux qui l'ont connu. Au moment où il entre en Chambre, en 1835, il a trente-huit ans. Cet Irlandais n'a rien dans son apparence qui rappelle sa race. Très grand, maigre, brun, la bouche amère, le cheveu déjà rare et le front dégarni, des favoris peu fournis encadrent ses joues creuses et ses yeux noirs fulgurent derrière des lunettes qui semblent toujours en équilibre instable sur son long nez. Ses longues jambes vacillent quand il marche et ses épaules étroites et tombantes lui donnent l'air de quelque épouvantail, s'il n'était toujours mis avec soin et même en véritable dandy.

Il a encore l'humeur exécrable d'un dyspeptique chronique, ce qui ne l'empêchera pas de vivre jusqu'à plus de quatre-vingts ans. On l'a dit causeur étincelant quand il était en forme ; ce que nous savons c'est que ses discours, tout comme ses articles, sont d'un énergumène pour qui tous les moyens sont bons d'en arriver au but. Il fait siens ces axiomes de son collègue en Chambre, le Dr C.-H.-O. Côté, que "le peuple canadien est l'esclave de la robe noire", que le clergé est "l'en-

mi mortel de tout principe libéral"; il s'accorde avec cet autre médecin, Wolfred Nelson, pour préparer la révolution, tout en manœuvrant de façon que le blâme en retombe sur l'oligarchie, puis il accepte comme une chose qui va de soi, en période révolutionnaire, que "la franchise est excellente dans la vie privée, mais qu'elle nous met trop à découvert dans la vie publique", et il ne se fait aucun scrupule de mentir et de mentir encore chaque fois que l'occasion lui en paraît bonne. Ajoutons qu'il ne manquait à O'Callaghan qu'une ou deux qualités pour être à la hauteur du rôle qu'il ambitionnait de jouer au Canada : il n'avait rien d'un orateur et c'était un lâche. Il n'allait tout de même pas se faire tuer pour ces imbéciles qu'il consentait à servir.

Voici le portrait qu'a tracé de lui Napoléon Aubin, qui l'a bien connu :

"Le journalisme l'a porté sur les bancs de la Chambre, à laquelle il consacra longtemps des travaux assidus, et qui, à son tour, lui faisait, dit-on, de petits présents : pour entretenir l'amitié."

"Orateur virulent, il ne possédait guère que l'éloquence de l'algèbre et de la passion, puis celle des faits nombreux, lucides et décriés à propos, qu'il tenait de la nature de ses occupations journalistiques..."

"Mr O'Callaghan avait une violence d'opinion, une indépendance d'expressions qui, en chatouillant les susceptibilités étrangères, ne s'accordaient point avec une invincible pusillanimité; ce qui lui attira souvent des difficultés dont il ne sortit jamais bien pur aux yeux mêmes de ses collègues les mieux disposés à l'admirer."

Tel est l'homme en qui Papineau avait mis toute sa confiance!

Fidèle en cela aux tendances de son chef, on le voit d'abord favorable à une union avec la grande république américaine :

"Nous ne savons pas à quelles conditions le Canada voudrait se joindre à l'union... Il fera probablement son marché lui-même, on ne lui accordera aucun pouvoir que les autres États ne possèdent point, on ne lui refusera aucun de ceux qu'ils possèdent, et il sera (peut-être le jour n'est pas éloigné) un état souverain, avec une entière juridiction sur ses propres terres, un membre de cette heureuse famille américaine de nations puissantes..."

C'est là le rêve de Papineau en 1835. O'Callaghan lui promet qu'il l'aidera à le réaliser quoi qu'il arrive et par quelques moyens que ce soient.



QUAND les députés élus en 1834, se réunirent l'automne suivant, à Québec, O'Callaghan voulut tout de suite s'afficher auprès de son chef parmi les plus irréductibles ennemis de la tyrannie bretonne. Ici se place un incident qui fit alors sensation.

Philippe-Aubert de Gaspé, qui suivait les débats de la Chambre à la fois pour le Canadien et le Mercury, fut accusé par O'Callaghan, dans le Vindicator, de publier dans ces journaux des comptes rendus malhonnêtes des activités de la députation. Mis au courant de cet article, M. de Gaspé se rend dans le vestibule de la Chambre et fait prier O'Callaghan de venir l'y trouver.

"Doctor, are you the author of this article? lui demande-t-il. L'autre répond dans la négative.

"You have no objection then to deny that it was written with



EDMUND B. O'CALLAGHAN, M.D., LL.D.

BORN AT MALLOW, IRELAND, FEB. 29, 1797.

DIED AT THE CITY OF NEW YORK, MAY 29, 1880.

"The Archivist of New York."

Le docteur Edmund Burke O'Callaghan, après sa fuite aux Etats-Unis en compagnie de Louis-Joseph Papineau, parvint à se trouver un emploi à Albany, dans le département des Archives de l'Etat de New-York. Il conservera cet emploi jusqu'à sa mort survenue en 1880. Il a laissé plusieurs ouvrages sur les origines de cet Etat et le portrait ci-dessus, est emprunté à la réédition de l'un d'eux et nous le fait voir aux derniers temps de sa vie.

your consent? Ce à quoi se refuse aussitôt le député de Yamaska. De Gaspé n'y va pas par quatre chemins :

"If you were not a member of the House, I would call you a damned infernal scoundrel and would also horsewhip you!" (1)

Pris de peur, O'Callaghan regagne en hâte le parquet de la Chambre, où il met l'Orateur, M. Papineau, au courant de ce qui venait de se passer. En moins de temps qu'il n'en faut pour raconter cette affaire, la Chambre, obéissant aux ordres de l'Orateur, condamne de Gaspé à un mois de prison.

Moins heureux que Duvernay en pareilles circonstances, M. de Gaspé ne sera pas porté en triomphe à sa sortie du cachot et on ne lui donnera pas de médaille d'or. Ce qui n'empêche que l'incident méritait tout de même d'être tiré de l'oubli.

En 1836, paraît à Montréal un pamphlet, que l'on attribua à Rambau, de l'Ami du Peuple, et où l'on trouve ce portrait du rédacteur en chef du "Vindicator" :

"Le Dr O'Callaghan, dont le journal ne se soutient qu'à l'aide de subsides privés (n'en était-il pas de même de l'Ami du Peuple?) et qui a l'esprit de se faire décorer deux cents louis par an, sans compter le prix de ses services parlementaires, a le plus grand intérêt à se liquer avec les aboyeurs cliquocrates; car, ils répandent partout que son papier exerce la plus grande influence sur les Irlandais et cette petite rouerie stimule les avances que les patriotes de bonne foi déboursent pour prolonger son existence. Il est certain que si l'on connaissait combien les enfants d'Erin méprisent cet apostat politique et religieux, on pourrait mieux employer son argent."

Comme chaque fois qu'on l'attaque directement, O'Callaghan ne répond que par le silence. Il n'est pas homme à envoyer des cartels à qui l'insulte, et M. A. Fauteux, pourtant si favorable aux patriotes et qui a écrit une histoire du Duel au Canada, n'a pu

(1) "Si vous n'étiez membre de la Chambre, je vous qualifierais d'infernale canaille et je vous donnerais ce que je sens!"

s'empêcher de remarquer que "le Docteur n'avait rien de guerrier".

En mars 1836, O'Callaghan, renseignements pris, signale aux patriotes que la situation lui paraît opportune pour s'emparer de Montréal. Qu'attendent-ils donc? "La ville a moins qu'un régiment et quelques artilleurs; un peu de vigueur et on les jetterait sans se forcer dans le Saint-Laurent!" Mais il semble que les patriotes ne crurent pas le moment bien choisi : la navigation sur le Saint-Laurent allait recommencer et rien n'empêcherait l'Angleterre d'envoyer des renforts... Et ces choses s'écrivaient et se publiaient au nez de ce Gosford, de ce représentant de la tyrannie dans une province réduite à l'esclavage...

Cependant, inspiré par O'Callaghan, le Comité Central et Permanent vient de décréter d'accusation "Le Canadien" de Québec et son rédacteur, Etienne Parent. Celui-ci de répondre à O'Callaghan qu'il n'a qu'à continuer comme il va, s'il veut perdre à tout jamais la cause canadienne, et que l'imagination délirante du folliculaire est plus digne de pitié que de rancune et de vengeance.

Se fiant à la crédulité infinie de ses lecteurs, O'Callaghan n'en continue pas moins sa campagne.

Arrive décembre. Nouvel incident, encore plus désagréable que l'altercation avec de Gaspé.

Parent, fatigué et outré des attaques du "Vindicator" et de "La Minerve", qui l'accusent à qui mieux mieux d'avoir déserté la cause "dans l'espérance d'une place" et d'être traître à la patrie, publie trois lettres écrites à lord Aylmer en 1832-33 par "l'incorruptible" Dr O'Callaghan, lettres dans lesquelles il sollicitait humblement un emploi et dont l'une se terminait ainsi :

"Votre mémorialiste approche respectueusement Votre Excellence de nouveau, et la prie de lui permettre de se placer à la disposition de Votre Excellence pour le bien public."

Stupeur dans les rangs patriotes. O'Callaghan saura-t-il se tirer de cette impasse? Voudra-t-il laver son honneur terni dans le

• Lire la suite en page 15

Vos LECTURES

Brigitte et le cercle de famille

BRIGITTE! — Ce n'est pas seulement pour ses innombrables lecteurs, l'héroïne d'un roman à succès; c'est aussi, c'est surtout une amie, l'amie des jours de joie et des jours de peine, l'amie dont la courageuse gaieté réconforte et aide aux ascensions spirituelles.

La voici, entourée du Cercle de Famille. Ses enfants ont grandi; après le mariage de Roselyne, c'est celui de Jean-Joie qui épouse la charmante Monique, assistante sociale; petit ménage bien moderne où l'un et l'autre travaillent au dehors, comme tant de jeunes de notre époque.

Voici les jumeaux avec leur vocation sacerdotale et ses orages; voici la douce Marie au difficile destin; voici l'exubérant "Petit-Agneau" avec ses problèmes et ses vivacités...

Et surtout voici l'époux, cet Olivier Hauteville au grand talent de peintre, dont la sensibilité d'artiste met parfois en péril la sécurité du foyer, Brigitte souffre; Brigitte lutte; si elle remporte enfin la victoire, c'est une victoire mouillée de larmes.

En tout ceci Brigitte est très proche de nos cœurs et la retrouver une fois de plus nous est une joie.

Brigitte et le cercle de famille est un volume broché de 254 pages, sous couvre-livre en couleurs, en vente à l'Action Catholique, au prix de \$1.25 (par la poste \$1.40).

Le P. Leseur

Aucun de nos lecteurs n'ignore Elisabeth Leseur, ni les écrits qu'elle a laissés, ni le rayonnement de ces écrits à travers lesquels transparait une âme incomparable et, par delà la mort, encore prodigieusement bienfaisante. La connaissance de cette âme, nos lecteurs, d'innombrables chrétiens et bien des incroyants la doivent aux soins pieux du P. Leseur, qui fut, avant de revêtir l'habit dominicain, le mari d'Elisabeth. Il a conté lui-même l'histoire de sa propre conversion dans l'introduction qu'il a donnée à la Vie Spirituelle.

Mais dans cette introduction comme dans sa Vie d'Elisabeth Leseur, il n'a parlé de lui qu'avec discrétion et seulement pour dire l'influence que sa femme exerça sur son évolution intellectuelle et sur sa destinée. Or, le récit de la vie du P. Leseur, qui vient d'être contée dans un livre d'une attrayante simplicité, consciencieux et plein de talent par Mlle M.-L. Herking, que des liens d'une "religieuse amitié" unissaient à l'éditeur de Journal et pensée de chaque jour, est lui aussi d'un singulier intérêt. On y trouvera notamment l'évocation tout à fait captivante d'une époque et d'hommes qui ont beaucoup compté dans l'histoire religieuse de la France contemporaine. Car, avant de prêcher la parole de Dieu, le héros du livre dont nous parlons fut un mari incroyant, voire un anticlérical ardent, rédacteur à la République Française de Joseph Reinach et au Siècle d'Yves Guyot, un ami de Louis Barthou, de Marcelin Berthelot, de Félix Le Dantec, et dont le dessein fut pendant quelque temps de détruire la foi chez sa compagne. Mais on y trouvera aussi, outre le rappel très précis des circonstances de sa conversion, des détails inédits et émouvants sur le P. Leseur, religieux, directeur d'âmes, aumônier d'un centre d'œuvres sociales et d'éducation, et d'abord inlassable propagateur de la spiritualité d'Elisabeth. D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas. Dans

«Grimaceries» d'un journaliste

Il arrive aux journalistes de grimacer. Comment pourrait-il en être autrement? Appelés à regarder les événements quotidiens, ils perçoivent bien des travers. Ajoutez à cela les sautes d'humeur, et vous comprendrez pourquoi les tâches de la plume commettent parfois des "grimaceries".

Louis-C. O'Neil a du métier. Cet ouvrage est écrit à l'occasion de ses 25 ans de journalisme. Il affirme l'avoir composé de nuit, histoire d'expliquer les quelques idées noires que le lecteur, craint-il, pourrait y trouver.

Des idées noires? Bien peu. Des mises en accusation contre certains travers? Oui! Et le plus souvent les preuves sont probantes.

Nombre de ces travers sont devenus une seconde nature. Nous ne les voyons pas ou nous les voyons sans en souffrir. Mais, en journaliste perspicace, le confrère les perçoit, les dénonce, parce que son honnêteté se refuse à accepter des vessies pour des lanternes.

O'Neil est moins un grognon qu'un caractère droit. Il ne peut subir sans gémir certaines exigences de la mode, encore moins les contorsions du snobisme, fussent-elles soutenues par la publicité à coups de millions.

"Notre opinion personnelle, écrit-il, reprouve totalement et en toutes circonstances le port des "shorts" qui restent un vêtement laid sur les femmes, qui enlèvent à leurs charmes féminins, à leurs personnes. Des cuisses bien faites, c'est joli, mais si elles sont pour tout le monde, ça perd bien de son charme! Et c'est mettre beaucoup en étalage pour le nombre de ceux qui les auront. Les "shorts" sont bien près d'être un déshabillé. Si ça ne vous fait rien que votre femme ou votre "blonde" où votre sœur montre ses cuisses à la foule, ça vous regarde".

L'ouvre un peu plus loin: L'auteur fustige les journalistes de Montréal qui, à l'occasion de la visite de Louis Jovet, ont épuisé la riche mine des superlatifs les plus "formidables". Il ajoute: "On s'est lancé dans les portraits physi-

ques qui sentaient l'anatomie et le laboratoire de sexage de poussins! On s'est pâmé de façon qui frise le ridicule. Si tous ces gens ont bien voulu se relire, ils auront été probablement les premiers à sourire... et à regretter d'avoir signé des poulets de rhétorique branlante..."

Je m'en tiens à ces deux citations que je pourrais multiplier par cent. Elles suffisent pour vous indiquer le genre. O'Neil n'est pas un pamphlétaire. Il grimace, il grogne, il se moque, il fustige, il corrige, il loue parfois, mais comme il s'attaque aux travers, ce n'est pas pour les approuver.

Ces travers, le confrère les trouve dans le journalisme, dans notre façon de pratiquer la religion, dans la famille, dans notre patriotisme, chez les femmes, chez les hommes, dans les œuvres, la vie publique, au cinéma, au théâtre, à la radio, etc., etc.

O'Neil explicite sa pensée sans détour, avec simplicité et correction. A le lire, on comprend, on s'amuse, on examine sa conscience, on saisit le ridicule de certaines habitudes mais comme l'auteur évite le plus souvent de choquer, les coupables sont amenés à prendre de bonnes résolutions, même si, de prime abord, ils ont la tentation de rouspéter.

Le confrère (je ne dis pas éminent car j'attirerais ses foudres) n'en est pas à ses premières armes. Ses deux volumes de "Contes de Noël" ont connu un grand succès fort mérité. Ses "grimaceries" sont d'un genre bien différent, mais c'est la même lucidité d'observation, la même clarté d'expression, le même élan du style.

Avec tous les lecteurs, nous disons à O'Neil: Ne vous gênez pas; continuez à grimacer.

Louis-Philippe ROY

(1) "Grimaceries", 250 pages, par Louis-C. O'Neil, journaliste à "La TRIBUNE". En vente à la Librairie de l'Action Catholique. Prix: \$1.50; franco: \$1.60.

La belle histoire de Tobie

Par HUG DEGLAIRE

Hug Deglaire raconte ici en une langue qui brille et chatote la merveilleuse histoire de Tobie.

L'auteur sait broser avec une psychologie profonde le caractère de chacun des personnages: Tobie, éprouvé par la cécité, toujours si patient et si résigné; Anne, laborieuse, mais fatiguée de subir l'épreuve, et acariâtre; Sara, intelligente, jolice, mélancolique et douce; Lia, méchante, coléreuse, et qui calomnie sa maîtresse; le jeune Tobie si sympathique dans sa soumission; Azarias, le beau jeune homme au caractère parfait sous les traits de qui se cache l'ange Raphaël.

La belle carte géographique de la page 15 parle magnifiquement à l'imagination des jeunes. C'est une joie, après avoir lu les descriptions poétiques et évocatrices de l'auteur, de suivre nos voyageurs en Assyrie.

Un autre très beau livre magnifiquement illustré, propre à intéresser tous les jeunes!

La belle histoire de Tobie est un volume de 95 pages en vente à la Librairie de l'Action Catholique, au prix de \$0.90 (par la poste: \$1.00).

ECCLESIA

(Lectures chrétiennes)

Sommaire janvier 1953: — "Mages", poème de Paul Claudel. — "Les Mages, pèlerins de l'Orient", par Madeleine Ochsé. — "La semaine de l'Unité". — "La voix du Pape", par Mgr de Bazelaire. — "Un martyr d'aujourd'hui, Bédia Tsang". — "René Grousset, mon ami", par Henry Bordeaux. — "Les étonnements d'un prêtre anglais". — "Des récits mystérieux, les Apocryphes". — "Le chevalier au Petit Baril", chantefable du moyen âge. — "La plus touchante des congrégations: Les Soeurs aveugles". — "Les menus d'un conclave", par le duc de la Force. — "Un conte de Joergensen: 'Le quatrième Roi Mage'". — "Une journée à la Trappe", choses vues par Jean Gautier. — "Chrétienté 53", documents photographiques. — "Une cité chrétienne d'Algérie: Tipasa", reportage photographique. — "Où va l'Agrique"? par Son Exc. Mgr Lefebvre. — "Inconnu à cette adresse", récit par Maurice Cloche. — "Quand un catholique parle de Luther". — "Un prêtre orthodoxe rentre dans le sein de l'Eglise romaine". — "Le cinéma 'grandiose' et l'esprit religieux", par M. l'abbé Ayfre. — "La Louche", nouvelle par Henri Queffelec. — "Alsace et Lorraine, terres de fidélité chrétienne", par Jean de Pange. — "Le serpent au désert", récit par P. Horgan. — "Connaissez-vous les Chevaliers de Colomb?" par Judith Jasmin. — "L'art chrétien il y a six siècles".

L'Assomption et le chapelet de famille, par Gérard Leblanc, e.s.c. Un précieux petit livre qui contient dix entretiens ou plutôt dix méditations à haute voix sur le sujet de l'Assomption et de cette école de vertu, ce catéchisme de la doctrine chrétienne qu'est le Rosaire. On trouvera dans cet ouvrage une nourriture spirituelle de qualité et une raison de plus d'aimer et de prier Marie.

30 pages — Prix, \$0.15 l'exemplaire; la douzaine: \$1.65, à la Librairie de l'Action Catholique.

Ambassadeurs du Canada en France

Dix ambassadeurs du Canada français sont présents à Paris dans des centaines de vitrines. Ces représentants de notre pays sont dix ouvrages littéraires que les libraires parisiens ont proposés au public à l'occasion du temps des cadeaux.

Il s'agit là d'une heureuse initiative, prise par la Maison du livre canadien, filiale à Paris des éditions Fides. — Ainsi, est présentée aux acheteurs de livres, une sélection des meilleurs auteurs canadiens, édités sur papier de luxe

et offerte en souscription à raison d'un livre par mois. Cette série est proposée sous le titre:

— Le livre-vedette du Canada —

Cette collection, en montre dans tous les quartiers de la grande ville et déjà dans les cités de la province, réunit les maîtres de notre littérature: F.-A. Savard avec "Ménard, maître-draveur" et "L'Abatis", Alain Grandbois avec "Né à Québec", L.-P. Desrosiers avec "Les Engagés du Grand Portage", J.-

C. Taché avec "Forestiers et voyageurs", A. Desrochers avec "A l'ombre de l'Orford", Marius Barbeau avec "Le rêve de Kamalmouk", Emile Nelligan avec ses Poésies, etc. . .

Ces ouvrages ouvriront aux lecteurs français des horizons nouveaux et leur révéleront le visage du Canada à travers l'œuvre de ses écrivains et de ses poètes.

Tous ces ouvrages font partie de la "Collection du Nénuphar" éditée par Fides.

La revue de Laval

Sommaire janvier 1953: "Choses de Hongrie", par Ian Kanti. — "Etienne Parent, le renégat", par Bernard Dufebvre. — "Nicolas Gilbert, jeune poète et critique", par Richard-J. Payne. — "Tableaux de l'enfance malheureuse", par Auguste Viatte. — "La Querelle des moineaux", par Damase Potvin. — "Séance et . . . conférence. . .", par Paul Legendre. — "Pour vos lectures du soir", par M. l'abbé Emile Bégin.

L'Union

Revue mensuelle du Clergé paroissial de France publiée par l'Union des Oeuvres catholiques de France.

Sommaire de janvier 1953. — "Christum pauperem sequi". — Semaine de l'UNITÉ: "Regards sur l'œcuménisme"; "Semaine de l'Unité chrétienne"; "Diptyque d'émulation spirituelle"; "Chants sur l'Unité"; "Les Juifs dans la cathédrale chrétienne"; "Une expérience". — "Ma paroisse 1953". — "Les catholiques et le cinéma". — "Tour d'horizon sur l'enseignement religieux". — Feuilles des Aumôniers du Mouvement C.V.-A.V.". — "Activités économiques et sociales". — "A travers les revues". — "Carte de l'Aumônerie militaire". — "Parlons musique". — Notes bibliographiques. — "Entraide sacerdotale".

CENTRE DE PUBLICATIONS INTERNATIONALES
SERVICE GÉNÉRAL D'ABONNEMENTS
PERIODICA
4234 de la Roche, MONTREAL-34, Canada



Tabora

Exploration du Père Lourdel (Suite)

Le Père Lourdel, accompagné d'un confrère, le Père Lévesque, et d'orphelins Baganda, est arrivé à Tabora, venant de Kasenyi, sur les bords du lac Victoria-Nyanza. Il est venu confier les orphelins à l'orphelinat des Pères, nouvellement fondé à Tabora. C'est là que nous le retrouvons étendu sur son lit.

MALADIE DU PERE LOURDEL

Au milieu des accès de fièvre qui le faisaient sauter sur son lit, son esprit demeurait toujours et uniquement préoccupé par les possibilités de nouvelles conquêtes missionnaires. Dans le délire que lui donnait la fièvre, c'était sans cesse les noms des Baganda, de ses orphelins, qui revenaient sur ses lèvres. Cependant ses forces étaient épuisées et deux années d'exil (desquelles ne faisaient que commencer) devaient compromettre sa santé plus encore que les dures fatigues qu'il avait endurées jadis. A peine convalescent, il formait de nouveaux projets, se proposant, dès qu'il serait valide d'aller voir le roi Mirambo, chef de tous les vastes territoires qui séparent le Nyanza du Tanganyika et dont il avait traversé les terres en venant à Tabora.

A peine valide, il se remettait de nouveau en route, soucieux qu'il était de ne jamais perdre de temps.

VOYAGE FATIGUANT

Laisant à Tabora le P. Lévesque, il reprend avec quelques orphelins et un autre confrère, la route du Boukoubi. Les débuts du voyage furent très pénibles. La saison des pluies n'était pas encore terminée et les pauvres voyageurs étaient parfois des heures entières à patauger dans l'eau. Les porteurs tombaient avec leurs charges, les ânes s'enfonçaient dans les terrains mouvants, d'où il fallait les retirer à force de bras.

Ces fatigues extraordinaires amenèrent chez le Père Lourdel une recrudescence de la fièvre et de l'affection de la rate qui le faisait toujours souffrir. Lorsqu'il arriva dans l'Ourambo, il se sentit si malade qu'il fut forcé un moment de s'arrêter. Il voulut, néanmoins voir le fameux chef de ces contrées.

CHEZ LE CHEF

"Mirambo, écrit-il, dont le nom est redouté du Nyanza au Tanganyika, nous a reçus avec courtoisie. C'est un des plus beaux types nègres que j'ai vus. Tout son corps semble n'être que nerfs. Son teint est brun, sa taille au-dessus de la moyenne. Il passe une grande partie de son temps à la chasse du lion et du léopard, et la maison où il reçoit est garnie de peaux de ces fauves.

"Il nous a fait cadeau d'une chèvre et d'un bœuf, nous a fourni des gardes et lui-même a voulu nous accompagner à une distance assez éloignée de sa résidence".

MIRAMBO

Mirambo, quoique fils de roitelet, avait dû travailler ferme dans sa jeunesse. Il débuta comme porteur dans les caravanes que les Arabes envoyaient à la côte. Bientôt, grâce à son intelligence et à son courage, il finit par avoir le commandement de ces expéditions.

Un jour il trouva plus avantageux de s'emparer des richesses qu'il ramenait à ses maîtres. Il gagna les porteurs à sa cause et devint chef de bandes. Lorsqu'il prit d'assaut son premier village, ses hommes étaient tellement fatigués de tuer, que, le soir, plus aucun ne tenait debout. Seul, il continuait à se promener au milieu de ses soldats couchés sur les morts. C'est alors que ses hommes l'appellèrent "Mirambo", c'est-à-dire "faiseur de cadavres".

Ses prédications sur ses villages finirent par prendre l'aspect de véritables conquêtes, les chefs

lui payèrent tribut et lui fournirent des guerriers. Bientôt, grâce à sa valeur et à son esprit de décision, il étendit sa puissance sur tout l'Ounvamezi et s'en fit proclamer roi.

Ce chef redoutable haïssait les Arabes et leur faisait une guerre sans merci. D'autre part, il cherchait l'appui des Blancs et se montrait favorable à leur établissement dans l'intérieur.

Fort de l'appui de ce chef, les Pères purent voyager avec leur caravane sans payer aucun tribut. Même Rwoma, dont les fameux fils s'étaient montrés si exigeants lors du premier passage, n'osa se montrer, d'autant plus que la petite vérole avait atteint un orphelin, maladie que les chefs indigènes craignaient grandement.

N.-D. de KAMOGA

Lorsque les Pères revinrent au Boukoubi, ils trouvèrent le plateau de Kasenki abandonné et la mission établie à petite distance, à Kamoga. Une modeste maison en terre y avait été bâtie. Elle était située entre deux massifs rocheux abondamment garnis de singes, dont les cris et le vacarme étaient vraiment extraordinaires.



• Orphelinat Saint-Joseph de Kipalapala.

La nourriture des Pères était grossière, composée surtout de patates et de riz, médiocrement préparés. Les indigènes montraient peu de disposition pour la religion et les Pères étaient très occupés à soigner les malades, beaucoup étant atteints d'infirmités et de plaies affreuses; au moins offraient-ils l'occasion de pratiquer envers eux une charité méritoire.

Projet de retour au pays natal

Dès le retour du Père Lourdel, le P. Livinhac, son supérieur, fut effrayé de son état de faiblesse; il le vit violemment repris par la maladie dans les mois de mai et juin 1883 et fut saisi des plus grandes craintes à la pensée de le voir mourir. Il décida donc de le renvoyer en Europe, pensant que l'air natal réussirait peut-être à ressusciter ce missionnaire si précieux et espérant qu'il serait un jour en état de revenir avec des forces nouvelles.

Il fallut même hâter l'exécution de ce projet avant qu'il ne fut trop tard et c'est ainsi que le pauvre missionnaire, cruellement atteint dans son cœur par cette décision, se décida à gagner la côte et de Tabora où il put arriver sans malheur. Le Père ne devait que passer à Tabora et il se soignait en attendant de continuer son voyage.

Dieu, cependant, voulait garder le P. Lourdel pour cette mission en raison des événements qui s'y préparaient et une circonstance imprévue empêcha son retour en Europe. Un courrier apporta, en ef-

fet, que le Père Livinhac était nommé vicaire apostolique et que Mgr Lavigerie le rappelait à Alger pour le sacrer évêque.

Deux missionnaires comme le P. Livinhac et le P. Lourdel ne pouvaient partir ensemble sans créer un vide fatal à l'œuvre entreprise. Il fut donc décidé qu'on tâcherait de guérir sur place le pauvre malade qui donnait déjà quelques signes d'amélioration de santé lorsque parvinrent ces nouvelles.

On transporta le Père avec l'orphelinat à une heure et demie de Tabora, à Kipalapala, endroit plus sain où ses forces se rétablirent lentement.

Chez les orphelins de Kipalapala Pendant tout ce temps, les orphelins baganda avaient vu leur petite famille sérieusement diminuée. Cinq d'entre eux étaient morts durant l'absence de celui qu'ils appelaient "Mapéra". Aussi le sup fut rude pour le malade, mais au récit qu'on lui fit de leur sainte mort, il sentit son cœur consolé.

—Tu souffres donc beaucoup? dit-on à l'un d'eux, Marcel, gravement atteint de la variole qui avait fait mourir déjà deux de ses camarades.

—Oui, beaucoup.

—Ne murmures-tu pas au fond de ton cœur?

—Pourquoi murmurer? Dieu veut que je souffre.

—Si Jésus voulait te prendre au ciel, serais-tu content d'aller avec lui?

—Je le voudrais bien; mais je suis enfant du démon, j'ai le péché d'Adam dans mon cœur, et j'ai peur d'aller dans le feu. Je veux recevoir le baptême.

—Peut-être ne voudras-tu plus servir Jésus, si tu viens à guérir?

—Oh! Je le servirai toujours, je veux être son enfant, je n'aime pas le démon, qui est mon ennemi; il me dit chaque jour de faire

La population chrétienne chinoise

oppose une résistance acharnée aux communistes

AU cours d'un déjeuner offert par l'American Club of Paris, au Cercle interallié, le R. P. J. Germain, s.j., ancien directeur de l'Université L'Aurore, de Shanghai, expulsé de Chine, pour "espionnage", a déclaré :

"La Chine communiste exporte actuellement du riz dans un but de propagande, alors que sa production ne peut satisfaire les besoins de la population. En outre, bien que la propagande fasse état de grands progrès sociaux, les lois sociales ne s'appliquent qu'aux entreprises ayant plus de 100 employés, c'est-à-dire qu'une minorité infirme de la population, seule, en bénéficie.

La propagande communiste est dirigée principalement contre les Etats-Unis. C'est ainsi que le "Pape est le laquais de Truman et du cardinal Spellman." Les chrétiens sont persécutés, 220 prêtres sont encore en prison et 105 ont été tués ou sont morts en détention. A Shanghai, les églises sont encore ouvertes, mais dans les provinces elles sont toutes fermées. Malgré les persécutions, a conclu le R. P. Germain, "l'Eglise nationale" n'a pu cependant se former, car la population chrétienne oppose une résistance acharnée aux communistes. La jeunesse catholique de Shanghai notamment a une attitude admirable. Elle a juré de dire non et de ne fuir ni la prison ni la mort".

Près de la moitié des Etats du monde

sont gouvernés par des militaires

En nombre des militaires au pouvoir dans le monde, augmentent chaque jour.

Ils sont à l'heure actuelle, chef d'Etat ou chef de gouvernement, vingt-quatre. Les deux derniers en date sont le général Papagos, en Grèce, et le général Mahmoud, en Irak. Le plus ancien est naturellement le maréchal Staline, qui n'est d'ailleurs, pas un militaire authentique!

Voici la hiérarchie militaire de ces vingt-quatre hommes d'Etat.

MARECHAUX : Staline (U.R.S.S.); Tchank Kai Chek (Chine nationaliste); Tito (Yougoslavie); Pibul

Songram (Siam); Kin Ir Sen (Corée du Nord).

GENERAUX : Franco (Espagne); Crovello Lopez (Portugal); Peron (Argentine); Fawh Selo (Syrie); Bolivian (Bolivie); Battista (Cuba); Ibanez (Chili); Simoza (Nicaragua); Manuel Odria (Pérou); Neguib (Egypte); Enver Hoxha (Albanie); Koerner (Autriche); Papagos (Grèce); Nureddine Mahmoud (Irak); Eisenhower (U.S.A.) qui est entré en fonction le 20 janvier.

COLONELS : Arbenz-Guzman (Guatemala); Remon (Panama); Tla-gloire (Haïti); Osorio (Salvador).

«Vallée» sous-marine profonde de 350 pieds

Des océanographes américains ont découvert dans l'Atlantique une "vallée" de 350 pieds de profondeur, longue de 1,000 milles, qui serait le lit de la principale artère d'un système de "rivières" sous-marines.

La "vallée" commence au fond d'un canyon, large de 2 milles à environ 800 milles au nord de Boston, et se dirige vers le Sud en direction des Açores.

En annonçant cette découverte, M. Maurice Ewing, professeur de géologie à l'Université Columbia, a déclaré : "Je crois bien que nous avons découvert un autre Mississippi".

L'un des membres de l'expédition qui a découvert la "vallée" sous-marine est John Lindbergh fils de l'aviateur, Charles Lindbergh, étudiant en biologie à l'Université Stanford en Californie.

Nouvelle "découverte" russe

Le 120e anniversaire de la première démonstration publique du télégraphe électrique a été célébré à Moscou.

"A une réunion organisée par l'Académie des sciences de l'U.R.S.S., M. Michel Chetelene, membre correspondant de cette Académie, a pris la parole et souligné notamment que la Russie peut être considérée comme la patrie des liaisons télégraphiques au moyen de l'électricité, plusieurs des principales inventions dans ce domaine étant l'œuvre de savants russes", déclare l'Agence Tass, qui ajoute : "Il y a cent vingt ans, le technicien russe Paul Schilling a construit le premier appareil télégraphique électromagnétique qui ait été expérimenté avec succès".

D'autre part, Radio-Moscou a fait savoir au monde que la moi-

tière de la pénicilline avait été découverte, pour la première fois, et étudiée scientifiquement, par les médecins biologistes russes Polotebnov et Monosseiev, en 1875 et 1882. Et le speaker ajouta : "Seule la carence du gouvernement tsariste, qui préférait importer les médicaments de l'étranger, a empêché le développement des recherches dans le domaine médical et la production industrielle de médicaments, comme cela est pratiqué actuellement en U. R. S. S."

• La platine à l'état brut peut s'étirer en un mince fil de 1-1,000,000 de pouces d'épaisseur. Deux onces d'un tel fil seraient suffisantes pour encercler le globe terrestre.

Jules CUSSAC, P. B.

LES PERES BLANCS

—24, Chemin Ste-Foy, Québec; —1460, rue St-Hubert, Montréal.



Copyright 1953, Field Enterprises, Inc. 2-8

A suivre

LE MUR DU SON!...

Un automobiliste fond à toute allure.
Un gendarme le siffle. L'automobiliste continue.
Furieux, le représentant de l'autorité saute sur sa moto et parvient à rattraper le délinquant.
— Et alors! Vous n'entendez pas quand on vous siffle?

— Non, excusez-moi. J'avais dû dépasser la vitesse du son.

UN SPECIMEN

Mari : "Voici un billet de banque de \$20.00 comme il n'y en a pas beaucoup".
Femme : "Qu'a-t-il de si extraordinaire?"
Mari : "Il m'appartient."

HEUREUSE MERE!

Christiane se rend avec sa maman chez des religieuses pour acheter un enfant Jésus pour la crèche.
— "Oh maman, s'écrie-t-elle, achètes-en deux!"
— "Comment? Deux petits Jésus?"
— "Mais oui, la Sainte Vierge sera si contente d'avoir deux petits bébés!"

UNE SURPRISE

Professeur à l'élève turbulent : "Vous avez déjà été puni?"
L'élève, de sa voix d'ange : "Non, monsieur, jamais".
Professeur : "Asseyez-vous! Vous allez l'être!"

TRES INTERESSANT

Daniel (10 ans): "Pourquoi, que tu n'as pas répondu à ma lettre du jour de l'an?"
Jocelyn (9 ans) : "D'abord, parce que je ne l'ai pas reçue, et ensuite parce que je n'ai pas aimé ce que tu avais écrit".

Le PRINCE VAILLANT



ROMAN HISTORIQUE DU TEMPS DU ROI ARTHUR

Par HAROLD-R. FOSTER



Les païens, inquiets et soupçonneux, se pressent à l'intérieur du temple à la suite du prince Vaillant. Ils vont assister à la grande épreuve entre le Dieu des Chrétiens et Wotan — et Wotan, ils l'espèrent bien, frappera de son tonnerre le jeune audacieux.



A l'intérieur du temple, le druide harangue la foule, tentant de l'amener contre le prince. Se tournant vers Vaillant, il s'écrie : "Blasphémateur ! Que les foudres de Thor te réduisent en poussière ! Puisse le dieu Wotan..."



A ce moment, Vaillant frappe de son bâton la vieille idole pointue. Elle rend un son creux et se fend en deux. Devant les yeux horrifiés des païens le bois pourri s'effrite et tombe en pièces; un nid de rats s'en échappe. Il ne reste que des fourmis et des termites dans les décombres de l'idole.

"L'esprit des vieux dieux vous a quitté comme il l'avait été prophétisé; vos offrandes d'aliments n'ont servi qu'à nourrir les rats et la vermine, prononce Vaillant d'une voix calme. "Aucune magie n'est aussi puissante que la vérité. Rendez-vous à la chapelle et apprenez ce qu'est la vérité !"

La semaine prochaine : LE LONG CHEMIN DU RETOUR.

HAL FOSTER

• La technique ne sert qu'à une chose. L'humain sert à tout. — S. Em. le cardinal SALIEGE

LE CAREME: TEMPS DE PREPARATION

PÉRIODE DE
VIE INTENSE

Oui, période de vie intense que le carême bien compris et entrepris avec ferveur. C'est une montée, certes, et cela suppose des efforts. Mais une montée enthousiasmante, car l'âme en est purifiée, tonifiée, rajeunie. L'Eglise veut nous préparer à la célébration du mystère exaltant de Pâques. Elle le fait avec une sagesse consommée. Mettons-nous à son école de prière, de pénitence, de renoncement, de service du prochain. Écoutons ses enseignements de salut, puisons à ses sources sacramentelles. Là est la vie intense, là nous connaissons la joie souveraine de cette pâque chrétienne qui, par le Baptême, la Pénitence et l'Eucharistie, nous fait "passer" avec le Christ de la mort du péché à la vie de la grâce, et au triomphe fermement espéré de notre propre résurrection.

**UN CATECHISME
POUR TOUS**

1. Il y a pour chaque jour du carême une messe spéciale. L'ensemble des épîtres et des évangiles de ces messes forme une instruction religieuse qui s'adresse d'abord à ceux qui se préparent à recevoir le baptême à Pâques, mais aussi à tous les chrétiens.

2. Vous remarquerez que les épîtres de ces messes (sauf les messes des dimanches) sont toujours prises à l'Ancien Testament. Ces vieilles pages de la Bible servent en effet à notre instruction. Comme les Ninivites, nous avons à faire pénitence. Les exhortations d'Ezéchiel ou d'Isaïe s'adressent aussi à nous. Nous saurons mieux ce qu'est la miséricorde de Dieu en lisant la prière de Moïse, l'histoire de Suzanne et celle de la femme adultère. Nous apprendrons ce qu'est le don de la foi en écoutant Jésus parler à la Samaritaine et en le voyant guérir l'aveugle-né, etc.

3. Si vous ne pouvez aller à la messe chaque jour de carême, lisez chez vous, par exemple le soir à la prière, les textes de ces messes. Les enfants ne seront pas les moins intéressés. Ces textes sont pleins d'histoires. Mais les adultes y trouveront un enseignement dont ils comprendront la richesse au terme du carême.

**UN APPEL A LA
MISERICORDE**

1. "Vous avez pitié de tous, Seigneur, et vous ne haïssez aucun de ceux que vous avez créés. Vous fermez les yeux sur les péchés des hommes pour qu'ils se repèntent. Vous leur pardonnez car vous êtes le Seigneur notre Dieu." Ce début de l'Introït, le Mercredi des Cendres, résume la prière du carême.

2. Le carême est en effet un temps où nous découvrons mieux notre misère. "Nous sommes malheureux à l'excès, Seigneur, ne nous traitez pas selon nos péchés et ne nous punissez pas en proportion de nos fautes."

3. Mais cette découverte n'aboutit pas au désespoir. Car nous implorons la miséricorde de Dieu: "Souvenez-vous, Seigneur, de vos miséricordes et de vos bontés. Elles datent de toujours. Délivrez-nous de toutes nos angoisses. Nous savons que le Christ



Recevoir les cendres, c'est reconnaître que l'on est un pécheur.

est venu pour les pécheurs et non pour les justes.

4. C'est pourquoi la prière du carême est toute confiance. Elle devient même parfois un cri de triomphe: "Je publierai vos grandeurs, Seigneur, parce que vous m'avez relevé."

5. Chaque messe de carême vous fera communier à cette ardente prière de l'Eglise. Voyez surtout les textes des introïts et des graduels.

**UN CHANGEMENT
DE VIE**

1. Dès le début du carême, on nous couvre le front de cendre. Il ne faut pas que ce soit un geste vide de sens. Les Ninivites en apprenant que Dieu allait les juger, se sont couverts de cendre, ils ont jeûné, ils ont changé de vie.

2. En ces derniers temps, la loi du jeûne et de l'abstinence a subi de nouveaux adoucissements. Si nous voulons entrer dans l'esprit du carême, sachons observer de no-

tre mieux ces privations, supprimons aussi toutes les formes d'intempérance. N'oublions pas la mortification et l'aumône. Elles contribuent à nous détacher et, par là, facilitent notre conversion à une vie meilleure.

Les prophètes dont vous lirez les exhortations à l'épître, Jésus dans les évangiles, nous disent que la prière et le jeûne ne serviront de rien si nous n'avons le souci de nos frères. "Partage ton pain avec celui qui a faim. Fais entrer dans ta maison les pauvres et ceux qui n'ont pas d'asile. — Aidez l'opprimé, secourez l'orphelin, défendez la veuve... Alors vos péchés seront blancs comme la neige".

**LA CONFESSION
PASCALE**

1. Plusieurs confessions, au cours du carême, pourront scander les étapes de notre changement de vie et préparer la confession pascalle.

2. La confession pascalle a une importance toute spéciale: Au moment où nous méditons la Passion du Christ qui a répandu son sang pour effacer nos fautes, le sacrement de Pénitence nous en apporte les effets. Si elle a été préparée par le carême, la confession pascalle marquera une date dans notre vie.

3. "Faire ses pâques", ce n'est pas seulement communier, c'est d'abord se confesser. Il faut avoir regretté sa vie de pécheur pour entrer dans l'amitié de Dieu, et pour participer abondamment au mystère pascal du Christ.

**UNE MARCHÉ
DANS LA JOIE**

Celui qui voudrait fêter Pâques sans avoir fait le carême ne connaîtrait jamais la joie de la résurrection. Mais ne pensez pas que la pénitence et la prière du carême soient tristes. Lisez bien les textes du carême, vous verrez qu'un grand souffle d'espérance les anime. Le carême est une marche confiante et joyeuse vers l'allégresse de Pâques.

N.B.—En sa majeure partie, cet article est une citation de l'album de "Pâques", de la collection "Fêtes et Saisons", janvier-février 1952.





**Quelques
notes
nouvelles...**



**... sur l'air
de la
mode**



Votre empire

14 février

par Françoise ROY

Nous voici à la Saint-Valentin, une fête tour à tour câline ou amusante tant que sous le couvert de l'anonymat on ne franchit pas les bornes de la plus élémentaire charité.

Pour les amoureux, cette fête est remplie d'attraits. Ils y vont de leurs déclarations rimées sur cartes de papier-dentelle, ou de leurs surprises emprisonnées dans de jolies boîtes en forme de cœur. On ne se prouve jamais trop que l'on s'aime et à ce point de vue-là le 14 février est un jour plutôt réconfortant.

Mais hélas !, toute médaille à son revers et saint Valentin, patron des coeurs, ne doit pas tellement goûter le fait que tant de sottises s'abritent sous son manteau. A part les petits cartons romantiques, couleur d'amour, les comploirs regorgent d'images vulgaires soulignées de satires burlesques ou tout à fait méchantes. Histoire de rire, ceux qui se croient malins en font usage pour attraper et chagriner telle ou telle de leurs connaissances en soulignant incognito une manie ou un travers que leurs victimes ne possèdent pas toujours à un tel degré ! Si encore ces missives étaient signées on en serait moins touché car les spirituels envoyeurs de ces papiers sont bien souvent les personnes auxquelles on pense le moins et dont l'opinion nous est bien égale.

Mais voici qu'intriguée par l'anonymat, l'imagination vagabonde... Si on souffre le moindrement d'un complexe d'infériorité on pensera même qu'un ami charitable tente de nous mettre en garde contre un défaut bien évident chez nous. En présence du même ami on perdra toute assurance sans jamais essayer de tirer les choses au clair ! C'est ainsi qu'aider par la folle du logis, les déclarations anonymes de la Saint-Valentin peuvent désaxer momentanément une personne qui y attachera trop d'importance et qu'on aura attaquée précisément parce qu'on savait devoir la toucher.

Si d'aventure la Saint-Valentin nous amène des surprises désagréables, prenons-les avec un grain de sel en retenant tout juste, s'il y a lieu, la sage leçon qui servira notre amélioration personnelle et en évitant de nous torturer les méninges avec les mystères de l'anonymat. N'oublions pas que les envieux, les jaloux et les sots, qui pratiquent ces attaques sournoises, sont légion et les ballements de cœur vraiment trop précieux pour qu'on leur en sacrifie quelques-uns.

Les qualités du nylon

Les femmes se plaignent, depuis un certain temps, de la qualité des produits en nylon. Le nylon actuel dure moins, prétendent-elles, que le tissu magique que les manufacturiers lançaient sur le marché il y a près de 10 ans. Et la plupart s'accordent à dire que leurs bas font des échelles aussi rapidement sinon plus que ceux de soie et de crêpe.

L'Association canadienne des consommateurs a expliqué ce fait en suggérant que certaines femmes ont pour habitude de porter, à toutes heures du jour, des bas si fins qu'on les voit à peine sur la jambe. Le moindre fil tiré laisse ces bas très vulnérables. Si vous voulez, mesdames, longue durée et meilleur service d'une paire de bas, choisissez pour le jour ceux de pesanteur "service" ou "demi-service".

L'homme domine en tout

Si un homme ne se marie pas c'est un "célibataire"; une femme est une "vieille fille". Il est "sorti avec des copains"; elle est allée à une fête "féminine".

Lorsqu'il arrive à la maison, il apporte des "nouvelles"; elle, des "commérages".

S'il dirige la famille, il est le "chef de la maison"; si c'est elle, elle "porte les culottes".

S'il est prévenant, pour elle, c'est un "mari dévoué"; si elle agit comme lui, "elle l'exploite".

Arrivée à l'âge moyen, "il est dans la fleur de l'âge"; elle n'est plus "poulette".

S'il dépense son argent, il est "généreux"; si c'est elle, elle est "extravagante".

Les cheveux gris lui donnent de la "distinction", mais ils font d'elle "une vieille femme".

Vous voyez, mesdemoiselles, VOUS NE POUVEZ GAGNER.



• L'heure du thé, petite douceur d'avant-carême.

Elles furent applaudies...

Au hasard des lectures historiques ou romanesques, vous lisez leurs noms sans que soit précisé toujours ce que fut leur existence.

Applaudies par les amateurs de théâtre des siècles passés, elles ont été, pour la plupart, les interprètes de nos grands chefs-d'oeuvre. Leur vie ne fut pas toujours édifiante. Une renommée, parfois tapageuse, entouré quelques-unes d'un halo de scandale. Mais d'autres, éprises avant tout du beau et du vrai, surent unir à leur talent le charme de la vertu.

• **Adrienne Lecouvreur** (1692-1730) n'était pas belle. Cette petite blanchisseuse champenoise joua d'abord pour son plaisir le théâtre de société, mettant beaucoup de naturel et de pathétique dans son jeu. En 1717, elle débuta à la Comédie française. Ses aventures avec Maurice de Saxe, qui inspirèrent à Scribe et Legouvé le drame joué des centaines de fois par Sarah Bernhardt, la conduisirent à la mort : elle fut empoisonnée, dit-on, par la duchesse de Bouillon. Et la sépulture religieuse lui ayant été refusée, elle fut inhumée la nuit au coin de la rue de Bourgogne.

• **Marceline Desbordes-Valmore** (1785-1859), qui a tant pleuré dans la vie et dans ses poésies, fut entraînée au théâtre pour gagner sa vie : elle y trouva un médiocre mari. Valmore. Elle jouait les jeunes amoureuses avec une grâce mélancolique. Elle abandonna les planches en 1821.

• **La Malibran**, Maria Garcia (1808-1836). Un nom qu'on ne peut prononcer sans songer aux stances d'Alfred de Musset. Elle n'avait, enfant, pas de voix. Mais son père, un ténor, lui fit apprendre le chant à coups de baguette. Puis, à 17 ans, il la contraignit à épouser un riche négociant, Malibran, qui la rendit malheureuse et fit faillite.

Ayant fait annuler son mariage, elle épousa plus tard le violoniste Charles de Bériot. Elle parlait et écrivait cinq langues. Belle, sauvage, brune, aux grands yeux brillants, aux lèvres rouges, elle était à vingt ans la grande vedette du Théâtre

italien. Elle mourut à Manchester en scène, à la fin d'un air, des suites d'une chute de cheval.

• **Adelina Patti** (1843-1919), débuta à 9 ans et donna, en deux ans, trois cents concerts. Sur tous les albums, quand on lui demandait une devise, elle écrivait : La voix est un don de Dieu. Elle était inimitable dans la "Rosine" du Barbier de Séville. Un jour elle chanta devant Rossini Una voce poco fa.

— De qui est donc cette musique ? demanda le maître ravi.

— Comment, vous ne reconnaissez pas votre Barbier ? de s'étonner la chanteuse.

— Mon Barbier ? répliqua Rossini. Le vôtre, voulez-vous dire ?

• **Mme Emma Calvé** (1859-1942), Aveyronnaise, reprit le rôle de Carmen avec succès en 1892, et le marqua d'une inoubliable empreinte. Elle a laissé sur sa vie d'artiste, sans histoires, sans scandales, un beau livre de souvenirs : Sous tous les ciels j'ai chanté.

Un jour, à un concert de charité, Emma Calvé, débutante, chanta à côté de Thérèse. Elle le fit avec une certaine affection de manières. Thérèse lui dit gentiment : "Permettez-moi de vous donner un conseil, mon enfant. Vous avez une fort jolie voix, dont vous savez vous servir. Mais souvenez-vous d'une chose : l'art, ce n'est pas ça (et elle mima comme venait de le faire Mlle Calvé). Le bel art est ceci". Et elle fit un très simple et grand geste, ample et magnifique.

• **Thérèse**, Emma Valadon (1837-1913), qui savait donner de tels conseils, était un peu vulgaire par sa carrure et ses gros traits, mais elle avait des yeux magnifiques et des mains fines de marquise. Barbey d'Aurevilly l'a définie : L'instinct dans sa plus haute expression. Elle fit courir tout Paris à l'Alcazar, en chantant la Femme à barbe, les Canards tyroliens, ou les chants patriotiques de Paul Déroulède.

• **Mata-Hari**, Marguerite Gertrude Zelle (1876-1917), Hollandaise à la peau foncée et aux grands yeux noirs, tissa autour d'elle une légende. Elle était allée à Java, avec un officier colonial hollandais, Mac-Léod, qu'elle avait épousé et qui l'abandonna. C'est alors que, ayant appris les danses orientales, elle imagina de se produire à Paris, puis dans toute l'Europe, sous le nom de Mata-Hari (l'oeil du matin). Un peu avant la guerre de 1914, elle entra au service de l'espionnage allemand. Arrêtée en février 1917, elle fut condamnée à mort et exécutée à Vincennes, en octobre.

• **Anna Pavlova** (1885-1931), née à Saint-Petersbourg, orpheline, fut admise à 10 ans à l'Ecole impériale de ballets russes. Elle en sortit à 16 ans, déjà étoile, et parcourut le monde en dansant. Une de ses plus inoubliables créations est la Mort du Cygne. Elle mourut à 46 ans à La Haye, au cours d'une tournée.

On pourrait sans doute à ces noms en ajouter bien d'autres. Contentons-nous de prêter un instant l'oreille à l'écho de toutes ces voix d'or ; évoquons un instant le tourbillonnement aérien de ces danseuses légères. Mais ne les envions pas. Et souvenons-nous que, rentrées dans les coulisses des scènes où elles furent applaudies et couvertes de fleurs, elles connurent, pour la plupart, bien des déceptions, des déchéances et des misères !

(Extrait de) Luc ALBAN

Mesdames

Quelques conseils

Pour bien recevoir

• Pour inviter des amis intimes, servez-vous du téléphone. Dans le cas contraire, envoyez un mot bref ou une carte de visite. N'oubliez pas, 1° de rappeler votre adresse (si c'est nécessaire, indication heures train ou auto-car); 2° de préciser l'heure de la réception; 3° d'indiquer la tenue à adopter. Vous éviterez de pénibles hésitations. La carte de visite d'une femme non mariée ne doit pas porter d'adresse. Vous pouvez l'écrire à la main.

• N'oubliez pas que ni vous ni votre mari ne devez être plus habillés que vos hôtes. Tout le monde actuellement ne possède pas de smoking et peu de femmes consentent à prendre le métro en robe longue.

• Présentez vos invités en les nommant distinctement. N'oubliez pas les titres (maître, docteur, etc.). Si l'un d'eux a été ministre et ne l'est plus, il garde néanmoins son titre. C'est également vrai pour les officiers.

Essayez de "situer" vos invités par un bref commentaire. Faites connaître également les liens qui peuvent exister entre certaines de vos relations (mari et femme, frère et sœur...) vous éviterez bien des gaffes.

• Un invité bien élevé arrive à l'heure. Si, par un hasard malencontreux, il doit avoir plus d'un quart d'heure de retard, il doit s'arranger pour prévenir et s'excuser auprès de la maîtresse de maison.

• La coutume anglaise qui veut que le maître et la maîtresse de maison se placent à chaque bout de la table, se généralise. Adoptez-la, vous éviterez des froissements d'invités de "bout de table".

• Placez vos invités par rang d'âge et de préséance, sans oublier qu'un évêque est plus important qu'un ministre, mais qu'un simple octogénaire a le pas sur un industriel important. Pour les femmes, l'ordre de préséance est en rapport direct avec l'importance de leur mari.

• Le service se fait en commençant par la femme qui est à la droite du maître de maison, puis celle placée à gauche, ensuite

par rang d'âge, pour finir par la maîtresse de maison. On sert alors le monsieur qui est à droite de celle-ci, celui de gauche, etc., et l'on finit par le maître de maison. Vos hôtes devront attendre que vous soyez servie pour commencer à manger.

• Dans un dîner ou souper, on doit faire repasser tous les plats (sauf potage, huîtres, fromage et fruits). Si un de vos invités est seul à reprendre d'un plat, le maître de maison, servi le dernier, est tenu de se resservir aussi et doit terminer après son convive. Ne laissez jamais un invité manger seul.

• N'insistez pas auprès de vos convives pour qu'ils se servent copieusement. Si vous faites repasser les plats, c'est évidemment pour que vos amis en reprennent s'ils le désirent.

• N'oubliez pas que votre rôle, ainsi que celui du maître de maison, consiste à diriger la conversation et non pas à l'accaparer. Mettez en valeur l'esprit ou l'érudition de vos convives en orientant par reprises différentes la conversation sur les sujets dans lesquels ils peuvent briller.

• Évitez autant que possible le sujet politique si vous ne connaissez pas les tendances de vos invités.

• Ne laissez pas de silences s'établir. Lorsque vous les sentez poindre, faites rebondir la conversation en choisissant un sujet d'ordre général; il n'en manque pas.

• Dites-vous bien que les difficultés d'une préparation de réception n'intéressent que vous. Il est inutile de tenir vos amis au courant de vos déboires culinaires, domestiques ou financiers, ainsi que des combinaisons plus ou moins teintées de noir que vous avez dû faire pour leur offrir ce repas.

• Conservez une attitude naturelle et de l'aisance dans votre conversation, quel que soit le mal donné par cette réception. Même s'il y a des gaffes commises par la bonne ou les domestiques, gardez le calme et le sourire.

• Lorsque vous êtes invitée, n'arrivez jamais avec des fleurs à la main. Vous pourriez embarrasser la maîtresse de maison au moment où elle reçoit ses invités. Si vous n'avez pas la possibilité de rendre la politesse qui vous est faite, envoyez des fleurs à l'avance de préférence au lendemain.

Sang riche

Un sang riche est indispensable au bon maintien de l'organisme. Pour obtenir cette richesse indispensable, il faut que le régime fournisse constamment du fer. Un grand nombre d'aliments sont riches en fer, par exemple le boeuf et les abats comme le foie, les rognons, le coeur et la langue. Les oeufs, le fromage et la plupart des légumes vert foncé sont aussi de bonnes sources de fer. Le manque de fer dans le sang est souvent la cause de la pâleur des gens, de leur malgreur et de leur sous-alimentation; mais un régime riche en fer remédie grandement à la condition.



• Une fois vidés de leur contenu les bouteilles de shampoo, les verres à gelée, les jarres à marinades de formes variées peuvent être transformés en vases à fleurs décoratifs. Avec un peu d'ingéniosité la maîtresse de maison arrivera à peindre ces récipients vides ou à leur tricoter des housses originales qui feront de l'ensemble un cadeau pittoresque et peu coûteux pour les anniversaires.



Nos petits malades

RHUMES

Les rhumes sont très fréquents chez les enfants. Quelque légers qu'ils soient, on ne doit jamais les négliger. Il peut en résulter une bronchite ou une broncho-pneumonie qu'on aurait facilement pu éviter.

Les premiers symptômes du rhume se manifestent par la température, la turbulence, l'éternuement, la toux et l'écoulement nasal. Quand de tels symptômes apparaissent, il faut garder le bébé au lit.

Il est excessivement contagieux, et l'enfant ne doit pas venir en contact avec une personne souffrant de rhume ou de coryza. Si la mère a le rhume et qu'elle ne peut avoir d'aide, il lui faudra porter un masque pour le temps qu'elle donne les traitements au bébé. Les autres membres de la famille qui ont le rhume ne devront pas approcher le bébé.

FIÈVRE

Quoique les bébés et les jeunes enfants ont souvent un peu de fièvre quand ils ont des troubles digestifs ou au début d'un rhume, la présence de la fièvre est une cause suffisante pour prévenir un médecin; la fièvre peut en effet indiquer le début d'une maladie sérieuse. La plupart des maladies graves sont accompagnées de fièvre et c'est ordinairement l'un des premiers symptômes. Il faut donc prendre la chose au sérieux et appeler le médecin.

CONVULSIONS

Les convulsions ne sont plus aussi fréquentes qu'autrefois. Elles proviennent d'un ébranlement du système nerveux, d'une indigestion, de substances non assimilables telles que noyaux, pelures de fruits, morceaux de pommes, raisins, noix, etc., ou encore d'une intoxication intestinale causée par une mauvaise diète ou la constipation. Elles sont quelquefois dues à une fièvre très élevée.

On les associe quelquefois à l'incubation de certaines maladies contagieuses aiguës. Elles sont encore attribuées à l'empoisonnement par le plomb, empoisonnement dû au fait que l'en-

Quelques shortcakes de résistance

SHORTCAKE AU JAMBON ET AUX OEUFS

1 recette de pâte à biscuits à la poudre à pâte.
1/4 de tasse de jambon cuit coupé en dés
1 boîte de soupe à la crème de champignons.
1/2 tasse de lait.
3 oeufs cuits durs.

Roulez la pâte à 1/2 pouce d'épaisseur et coupez-la en morceaux d'environ 3 pouces, soit ronds ou carrés. Faites cuire dans un four chaud, (450 d. F.) environ 12-15 minutes. Brassez la crème de champignons dans une casserole bien lisse et petite, au-dessus d'un feu modéré; ajoutez le lait lentement, puis laissez sur le feu jusqu'à ce que ce soit, presque chaud. Coupez les oeufs cuits durs en quartiers, et ajoutez-les au mélange avec le jambon. Laissez mijoter jusqu'à ce que ce soit chaud, mais ne laissez bouillir. Coupez les en deux, enlevez un peu de pâte au centre et beurrez légèrement, puis remplissez avec le mélange crémeux. Remplacez l'autre partie du biscuit par-dessus, et jetez le reste du mélange sur le tout. Servez chaud. Suffisant pour 6 personnes.

SHORTCAKE AU POULET

Faites une recette de pâte à biscuit à la poudre à pâte, ajoutant un peu plus de shortening que la quantité requise habituellement et ajoutant aussi un peu de jus d'oignon ou d'oignon très finement râpé. Ouvrez une boîte de poulet en conserve déossé et coupez la volaille en

fant a porté à sa bouche des objets peints: jouets, porte-plumes, etc. Elles font souvent leur apparition avec le tétanos infantile qui est une complication du rachitisme.

En attendant le médecin, on doit donner un lavement à l'eau savonneuse, ou encore plonger le bébé dans un bain plus chaud que tiède. (Il faut s'assurer de la température de l'eau. On peut donner les deux traitements si on le veut).

morceaux d'environ 1/2 pouce. Faites-le chauffer dans 1 1/2 tasse de sauce blanche riche et un peu plus épaisse qu'ordinairement, (4 c. à table rases, de farine à pain et la même quantité de beurre pour 1 1/2 tasse de lait). Quand les biscuits sont à point (vous les couperez un peu plus grand que pour les autres shortcakes) coupez-les en deux, enlevez un peu de miettes au centre, puis beurrez-les légèrement, et recouvrez le mélange de poulet. Remettez l'autre partie du biscuit, puis recouvrez avec le reste du mélange et garnissez de persil frais. Suffisant pour 4 personnes.

Si on le désire on peut ajouter au mélange de poulet, un peu de piment vert sauté, du céleri finement haché et cuit, ou des petits pois verts en conserve. Voyez à ce que le mélange de poulet soit bien assaisonné, c'est très important.

HAMBURG SHORTCAKE

1 recette de pâte à biscuit à la poudre à pâte, riche.
1/2 tasse de carottes râpées.
1/2 c. à thé de sel.
1/2 c. à thé de curry en poudre.
1-3 de tasse d'oignon haché.
2 c. à table de beurre ou graisse de rôti.
1/2 livre de steak haché.
1 pincée de poivre.
1 tasse de crème sure.

Mélangez et faites cuire la pâte à biscuit en procédant de la manière indiquée. Quand les biscuits sont cuits, bien à point, retirez-les du four. Faites brunir légèrement l'oignon haché dans la graisse de rôti, ou le beurre; ajoutez les carottes râpées, la viande et les assaisonnements, et laissez cuire le tout environ 10 minutes, ou jusqu'à ce que la viande soit cuite. Ajoutez alors la crème et laissez mijoter une minute. Coupez les biscuits en deux, beurrez-les légèrement, enlevez un peu de pâte au centre, puis déposez le mélange, remettez l'autre partie du biscuit par-dessus et garnissez avec le reste du mélange et une tige de persil frais. Suffisant pour 4 personnes.



• Non seulement on y mettra tout son coeur, mais encore y mettra-t-on le prix puisqu'un "valentin" peut valoir de cinq à trente dollars.

ROBIN l'intépide

LE DIAMANT BLEU

Sir SULLIVAN et son fils JEF, venus dans le Sud de l'Inde pour y acheter des pierres précieuses, sont prisonniers des rebelles (dont le chef est le Prince KINTIA). Sir SULLIVAN est contraint de céder le DIAMANT BLEU pour sauver son fils. Mais tous deux resteront prisonniers jusqu'à ce qu'ils dévoilent la cachette de leur trésor. Pour les délivrer, ROBIN a pénétré dans le repaire des rebelles où il se trouve enfermé dans un dépôt d'armes, clandestin.

Encore quelques cailloux jetés, tiennent la sentinelle en alerte, bien loin de la porte.



ROBIN met à profit le désarroi du garde. Il bondit vers la porte et sans faire plus de bruit qu'un chat, il la franchit et la referme aussitôt.



Ouf ! me voilà dehors. Mais où se cacher à présent ?



Jusqu'au matin il est resté dissimulé derrière un amoncellement de ruines. Que va-t-il faire maintenant que s'anime l'intérieur du vieux château ?



Et bientôt la cour s'emplit d'individus, au milieu desquels s'agite le Prince KINTIA.



Extraits de leur geôle, SIR SULLIVAN et JEF restent fiers et impassibles devant leur ennemi.



J'ai absolument besoin des diamants que vous vous obstinez à me refuser. Il faut que l'un de vous me dévoile leur cachette.



Aucun des deux hommes ne répond. Le Prince ne peut freiner sa fureur.



Sir SULLIVAN est dévêtu jusqu'à la ceinture. Sécure, il attend le premier coup.



Mais une grosse pierre, adroitement lancée, frappe le bourreau en plein front.



Baissez-vous de ce démon, et qu'on l'étrille sur place.



ROBIN bondit au milieu des ruines. Tous se précipitent à sa suite.



Arrivé près du dépôt d'armes, il y jette le brandon enflammé, et poursuit sa course.



Et tout à coup une terrible explosion projette dans l'espace des blocs de pierres et les débris des belles armes à feu.



C'est une panique indescriptible. Qui donc aurait gardé son sang-froid pour s'occuper des prisonniers ? Seul ROBIN, maître des événements qu'il venait de provoquer, pensait à eux.



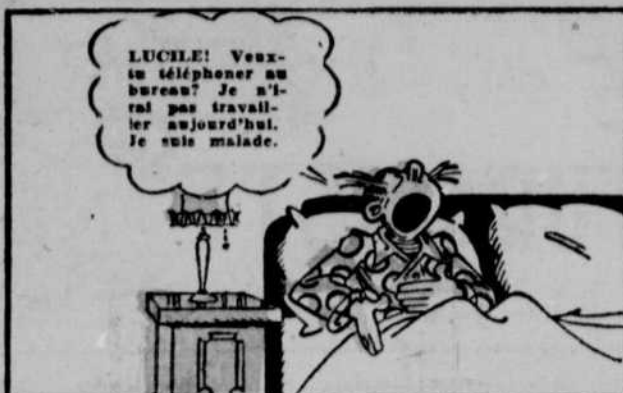
SIR SULLIVAN, JEF ! .. Courez vers la porte, je vous rejoins.



* Celui pour lequel le soleil luit ne s'intéresse pas aux étoiles. — Proverbe oriental

La Famille TÊTEBÊCHE

par
CHIC YOUNG



• C'est une loi de Dieu qu'on ne sauve les hommes qu'en les aimant. — Abbé PERREYVE



CHRONIQUE des JEUNES NATURALISTE

DIRECTEUR: Louis-Philippe AUDET, D.P., 88, Grande-Allée, Québec.

No 904



Étude de la vie et des mœurs du castor

Mieux connaître la nature pour la mieux protéger !

• Par Hélène CHOINIERE, 15 ans — Micheline LEMONDE, 16 ans — Présentation de Marie (pensionnat) — Cercle: Granby.

Dans les armoiries du Canada, nous voyons le castor monté sur un tronc et paraissant manger une feuille d'érable.

Ce rongeur, l'un des plus intéressants de notre pays, a été l'objet de mon choix lorsque en classe, nous avons dû choisir chacune un animal sauvage dans le but d'en faire une étude approfondie.

Je vous fais donc part ici de mes trouvailles en ce domaine.

* * *

Le castor, le plus gros des rongeurs américains, a l'aspect d'un gros rat musqué. Il a le pelage roux le tête peu allongée, les yeux petits, les oreilles courtes. Sa lèvre supérieure est fendue et la mâchoire possède des dents extraordinaires qui lui permettent de couper les arbres.

En effet, la dentition chez les rongeurs présente des caractères bien particuliers: la partie antérieure des dents est revêtue d'un émail très dur alors que la partie postérieure est tendre. Cette différence de consistance dans la dentition du castor, est tout à son avantage, puisque l'intérieur de la dent s'usant très vite conserve au devant, le coupant aigu qui le rend semblable à un couteau d'acier trempé.

Son corps trapu et trainant presque jusqu'à terre, est supporté par des pattes courtes et agiles. Celles de devant ont les doigts séparés les uns des autres et ressemblent à de fines mains agiles. Ses pattes de derrière, palmées comme celles d'un canard, facilitent la natation. Sa queue, aplatie, large et écaillée lui sert de gouvernail pour plonger dans l'eau et remonter à la surface, tourner dans un sens ou dans un autre, en un mot pour manœuvrer avec l'adresse du plus habile nageur. Il se sert aussi de

cet appendice comme point d'appui à terre, comme moyen de signalisation quand il frappe l'eau à plat; il l'utilise aussi pour arroser les étourneaux qui viennent l'ennuyer de leurs criailleries.

Les castors, en général sont laborieux, propres, enjoués et peins de tendresse pour leurs petits. Le nombre de ces derniers varie de deux à six, quelque fois huit; ils naissent au mois de mai. Seule, la mère en prend soin. Généralement les jeunes demeurent dans la loge familiale pendant près de deux ans où ils reçoivent une éducation complète, avant d'aller s'établir plus loin.

Cet animal se nourrit de l'écorce et de l'aubier de certains arbres, entre autres: le tremble et le bouleau; il mange aussi des baies, des nénuphars sauvages, les racines du saule et des aulnes, des joncs et diverses autres plantes. Pour ses provisions d'hiver, il emmagasine au fond de l'eau ou dans sa hutte, des branches qu'il coupe en tronçons d'autant plus courts qu'elles sont plus grosses, afin d'en faciliter le transport.

Quoique paisible de nature, le castor a comme tout autre animal des ennemis: il sait défendre courageusement son domaine contre les intrusions de la loutre, et il n'hésite pas à tuer le rat musqué qui brise ses barrages.

A l'état libre, le castor est grégaire et sociable; il s'habitue vite à la présence de l'homme et s'apprivoise facilement.

Mâle et femelle, accouplés pour la vie, construisent leur propre loge avec leurs pattes antérieures et leurs dents. Mais toute la colonie collabore à la construction et à l'entretien des barrages et des canaux. Ceux-ci servent à entretenir un niveau d'eau assez élevé pour permettre aux castors de circuler sous les glaces et d'atteindre les provisions de branches qu'ils font pour l'hiver; les canaux servent à transporter plus facilement les matériaux de construction ou leur nourriture. Ces grands tra-

vaux constituent le labeur de plusieurs années.

Si certains castors refusent de travailler pour la collectivité, ils sont alors chassés par leurs congénères et vont fonder sur les rives des cours d'eau, des colonies dites de "castors paresseux".

* * *

Les castors montrent un instinct merveilleux dans la construction de leurs huttes et de leurs digues. Pour élever ces dernières, ils rongent avec leurs quatre dents incisives, coupantes comme de l'acier, le tronc d'un arbre situé près de l'eau. Ils le rongent du côté de la rivière pour qu'il tombe en travers du courant. L'opération terminée, ils manifestent leur joie par quelques frémissements de la queue. Puis vite, quelques ouvriers ébranchent l'arbre, pour qu'il repose solidement sur le sol. D'autres remontent le cours d'eau, parcourent ses rives, abattent de jeunes arbres, les découpent en tronçons qu'ils aiguissent à un bout et qu'ils conduisent ensuite à l'eau pour les amener facilement jusqu'à l'arbre. Contre celui-ci, les pieux sont dressés la pointe en bas. Alors, un castor plonge au fond de l'eau, creuse un trou dans lequel il place l'extrémité inférieure du pieu, puis remet la terre qu'il piétine et tasse. Les pieux sont ainsi disposés parfois dans toute la largeur de la rivière. Pour les consolider, les castors les entrelacent avec des branches flexibles. Un peu au-dessus et tout près de cette première rangée, d'autres rangées sont alignées. L'intervalle qui les sépare est rempli avec de la terre que le castor bat à l'aide de sa queue, dont il se sert, disent certains naturalistes, comme d'une truelle; il y ajoute des broussailles, ou même de grosses pierres. Tous ces matériaux sont apportés par l'animal avec sa gueule ou ses pattes de devant.

Ingénieur très adroit, le castor construit toujours sa digue dans un endroit bien choisi. Elle est perpendiculaire à la rive, si le cours d'eau est lent; en arc de cercle et la courbature extérieure tournée contre le courant si celui-ci est rapide. Pour qu'elle résiste mieux à la pression de l'eau, son épaisseur est plus grande à la partie inférieure qu'à la partie supérieure. Il y a de ces digues qui ont jusqu'à 540 pieds de longueur. Certains savants pensent qu'elles sont faites depuis des siècles et que les castors actuels ne font que les entretenir.

Une fois la digue élevée et le niveau de l'eau maintenu, vient la construction de huttes rondes, avec un toit en forme de dôme. Elles sont solidement bâties au bord de l'eau avec du bois, du sable et de la terre glaise. Leur intérieur est divisé en deux étages: le supérieur sert au logement et l'inférieur de chambre aux provisions. Le plancher de celui-ci est percé d'une ouverture pour la sorte. Si la hutte est construite sur la terre, cette porte ouvre dans un couloir qui aboutit à la rivière voisine à quatre pieds au moins sous l'eau, c'est-à-dire à une profondeur où il ne gèle jamais. Si la cabane est bâtie dans la rivière, sur pilotis, le plancher se trouve dans l'eau, ainsi que la porte. Dans l'un comme dans l'autre cas, le castor ne sort de sa demeure et n'y rentre qu'en prenant un bain, ce qui semble un jeu pour lui.

Cependant cet amphibie ne travaille pas sans répit. L'été, il voyage beaucoup et va fréquemment à terre manger des graines sauvages. C'est à l'automne qu'il déploie toute cette activité que nous venons de dire, quand il répare ses barrages, replâtre sa loge et amasse ses provisions d'hiver.

Les castors, bêtes intelligentes et habiles, ne peuvent pas ne pas être nuisibles sous certains aspects. Ainsi, lorsqu'ils coupent de jeunes arbres la nuit et les transportent dans des cours d'eau où ils élèvent de véritables villages avec des huttes de terre maçonnée, ils détournent les eaux courantes établissant des séries de biefs. Il reste fort regrettable tout de même qu'on ait fait à ces animaux une telle chasse que leur nombre a beaucoup trop diminué.

La fourrure du castor, l'une des plus belles qui soient, a une

grande valeur commerciale et est très recherchée de la gent féminine. Son poil long et luisant, varie du châtain au brun foncé; il a été utilisé pendant longtemps pour la fabrication des chapeaux haut de forme dit "chapeaux de castor". Aujourd'hui encore, la fourrure du castor est très recherchée pour la chapellerie.

La chair du castor est aussi très estimée et ses glandes, dites rognons huileux, servent à de multiples usages.

La province de Québec a mis le castor au premier plan dans ses armoiries. Il est l'emblème de l'industrie ingénieuse, du travail persévérant et de l'esprit pacifique de notre race.

Puissent ces vertus qui ont marqué notre passé, prolonger leur influence sur les temps actuels et en particulier sur la jeunesse canadienne-française !

Ce travail tout modeste qu'il soit, m'a enrichie d'une foule de connaissances sur la faune de mon pays; de plus il m'a rendu le castor très sympathique, mais surtout... il m'a fait réfléchir profondément sur les vertus sociales de collaboration, d'entraide, de méthode et de persévérance dont cet intéressant rongeur est le symbole.

C'étaient des rats

(par Damase POTVIN)

Le No de juillet 1952 des "Carnets" contenait un article du sous-signé intitulé: "Curieuses histoires de Visions d'Amérique". Deux histoires. L'une était celle d'un échange de Visions d'Amérique et de Zibelines de Sibérie, conclu peu avant la dernière guerre entre le gouvernement américain et Ralph Morgan, acheteur officiel du gouvernement américain. De cette histoire très amusante racontée dans le digest français "Constellation" par celui qui avait été chargé du transport des bêtes, L. Schneider, et que nous avions résumée, il n'y eût rien à redire. Il n'en fut pas même de l'autre qui était celle de l'aventure d'un prince autrichien qui, en 1906 avait importé des Etats-Unis quatre couples de "Visons d'Amérique" disait-on qu'il mit en liberté dans les forêts de ses domaines sillonnés de cours d'eau. Or, ces bêtes se multiplièrent tellement qu'en 1914, leur nombre était estimé à trente millions et avaient commis tant de dégâts que le gouvernement de l'Autriche, de la Bavière et de la Hongrie, avaient pris des mesures pour s'en débarrasser.

Cette information fut publiée d'abord dans le numéro de la Croix de Paris, du 25 février 1920. Puis, en avril 1920, un résumé de l'article de la Croix fut publié dans le Naturaliste Canadien alors sous la direction de feu le chanoine V.-A. Huard. Or, il fut avéré plus tard que les "Visons" du prince autrichien n'étaient pas des Visions mais des Rats musqués, ce qui n'était plus du tout la même chose.

C'est ce que d'abord nous révéla, quelques jours après la publication de notre article, M. L.-A. Richard, grand connaisseur en faune américaine et européenne, qui avait eu connaissance dans le temps du fin-fond de l'histoire. Et c'est également, pure coïncidence, ce que nous révéla presque en même temps M. Henri d'Eltz établi à Québec depuis quelque temps bon naturaliste, et qui avait eu connaissance personnellement, dans son pays, de cette aventure de "Visons d'Amérique".

La Croix de Paris avait pris ces Rats musqués importés par le prince autrichien pour des Visions. Deux mois plus tard, M. le chanoine V.-A. Huard tombait dans le panneau en publiant un résumé de l'article de la Croix sans explications, sans commentaires... Enfin, une trentaine d'années plus tard, c'est nous qui tombions dans le même panneau où nous allions rejoindre les "naturalistes" de la Croix et le bon et sympathique ancien directeur du "Naturaliste Canadien".

Il est donc plus que temps de rendre justice à nos gentils Visions qui ont sur la conscience assez de petites malices sans que nous chargions leurs frères épaulés des frasques du Rat Musqué. Donc, c'étaient des Rats musqués et non des Visions d'Amérique... Dont acte...

CONCOURS de zoologie

Série X. — No 3

LE CASTOR AU TRAVAIL

(Ces questions sont inspirées d'une causerie de M. l'abbé Robert Dolbec; les concurrents peuvent s'en procurer le texte (tract No 5) en écrivant au Dr J.-A. Brassard, directeur du Jardin Zoologique, Charlesbourg, pour la modique somme de dix sous).

- 1.—Comment le Castor exerce-t-il son influence dans le développement du Canada ?
- 2.—Indiquez la longueur approximative et le poids du Castor.
- 3.—Décrivez brièvement la dentition du Castor.
- 4.—Qu'est-ce que le Castor piqué ?
- 5.—Quelle est l'utilité de la queue chez le Castor ?
- 6.—Comment le Castor procède-t-il pour se procurer de la nourriture ?
- 7.—Quel est le menu du Castor pendant l'été ?
- 8.—Comment le Castor procède-t-il pour se construire une demeure ?
- 9.—Le Castor est-il un animal nuisible ?
- 10.—Dessinez une hutte de Castors.

N.B. Consultez le tract no 5 de la Société Zoologique.

Les candidats sont priés :

- 1) d'écrire lisiblement,
- 2) d'affranchir suffisamment leurs lettres,
- 3) de répéter la question.

Les réponses doivent parvenir AVANT le 22 février 1953 à

Louis-Philippe AUDET, Concours de Zoologie, 88, Grande-Allée, Québec.

Des points spéciaux seront accordés pour la présentation originale du travail.

• Sur dix personnes, en moyenne, huit ronflent et une seulement le sait.

CADEAUX TOUTS GRATIS ! (BIEN A DEBOUSER !)



30% de commission ou magnifiques primes.

En vendant nos graines de semences de choix. DEMANDEZ 80 PAQUETS DE GRAINES DE SEMENCES A 10¢ LE PAQUET. (PAYEZ APRES LA VENTE.) Commandez immédiatement.

NOM..... JETEZ A LA POSTE ADRESSE..... ADRESSEZ A :

ALLEN NOUVEAUTES, ENDR. A.C. ST-ZACHARIE, QUEBEC

L'opportuniste
O'Callaghan et
le "Vindicator"

● Suite de la page 3

... d'Etienne Parent? Papineau
la trouve mauvaise et gronde...
"L'Ami du Peuple" ne va pas
laisser passer une pareille occa-
sion :
"Pauvre Dr O'Callaghan, de quel
oeil le regarderont maintenant ses
lecteurs et ses constituants, qui
pourront si naturellement attri-
buer au dépit de refus réitérés, sa
haine contre les "chercheurs de
places" et contre ceux qui les dis-
tribuent? Certes il n'est pas dif-
ficile d'expliquer maintenant les
longs articles du bon docteur con-
tre lord Aylmer..."
"La Minerve", dans un effort
pour venir au secours du docteur,
reproche à lord Gosford d'avoir
commis l'indélicatesse de révéler
l'existence de ces lettres à Parent
et de l'avoir autorisé à les publier.
Quant au Vindicator... pas un
mot. O'Callaghan n'en sera que
plus violent envers le gouverneur
et tous ses adversaires. Vienne la
révolution, il saura bien se venger
alors et faire payer cher leurs in-
sultes à tous ceux qui l'attaquent
en ce moment.

VOUS voici en 1837. Les
Résolutions Russell vont
enfin fournir à O'Calla-
ghan l'arme dont il avait
besoin pour soulever le
peuple. Ce sera maintenant ou
jamais.

Du jour au lendemain, le méde-
cin irlandais se transforme en ha-
bitant des campagnes :

"L'illustre O'Callaghan, écrit Le
Populaire du 1er mai, le véhément
folliculaire vient de jeter aux or-
ties le bel habit noir, avec lequel
il promenait son aristocratique
squelette dans les rues de Mont-
réal, pour revêtir son grand uni-
forme de général en chef des for-
ces révolutionnaires de la républi-
que canadienne une et indivisible.
Cet uniforme consiste en un capot
d'étoffe du pays orné de deux
feuilles d'érable en guise d'épaule-
ttes; la tuque caractéristique
couvre son crâne surmonté de
trois longues plumes de dindon,
qui dans l'occasion pourront servir
de point de ralliement, et d'in-
strument pour dresser les glorieux
bulletins de la grande armée du
docteur..."

"Ceux qui habitent ce pays,
écrit O'Callaghan dans son jour-
nal, sont maintenant obligés par
tous les devoirs privés et publics
à se réveiller de leur léthargie,
à former de nouvelles liaisons, et à
se procurer ailleurs la sympathie
que leur refusent leurs gouver-
neurs." Et il part en campagne
avec Papineau pour faire de l'agi-
tation, comme on disait alors, dans
les comtés du district de Montréal
avant d'en faire autant en bas de
Québec.

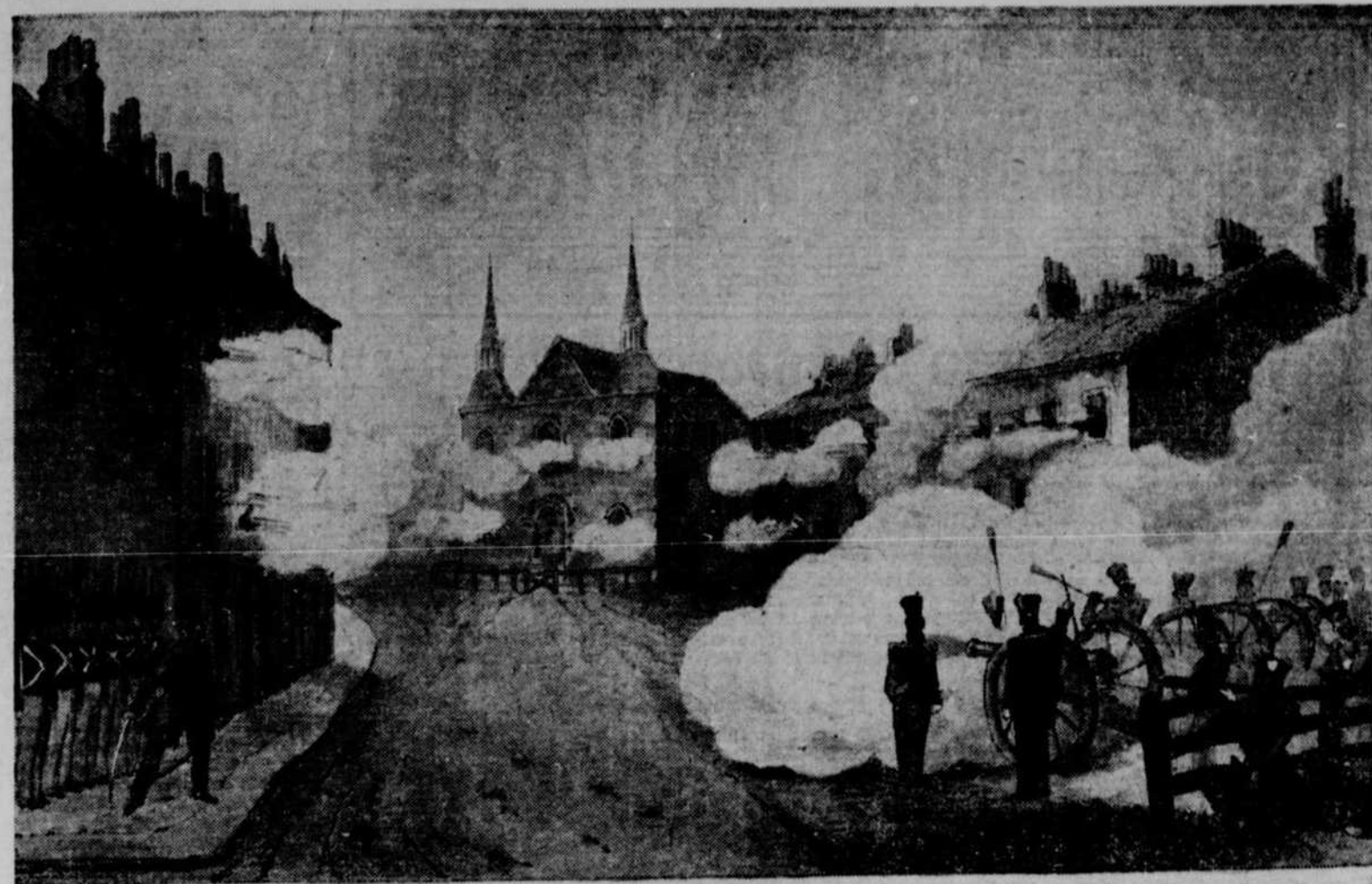
A la suite de l'assemblée de Na-
pierville, Rambau sert cette mer-
curiale à O'Callaghan qui, une
fois de plus, avouera l'outrage :

"Le Dr O'Callaghan ment sciem-
ment et ment continuellement,
parce qu'il est payé pour mentir,
parce que M. Papineau le traîne
partout après lui et l'arrache à sa
triste nullité et au mépris qui le
couvrirait même aux yeux des pa-
triotés; le Dr ment effrontément
parce que son chef le lui ordonne,
parce que l'un et l'autre se
rient du démenti le plus formel..."

Reprenant ses attaques sournois-
es contre le clergé, il reproduit
sans aucun commentaire, des gen-
tillesses comme celle qui suit, em-
pruntée au journal de Mackenzie
à Toronto :

"L'Eglise d'Angleterre ou un
évêque catholique ne sont qu'un;
ils seront les épouvantails du peu-
ple si le gouvernement les paye.
Le clergé du Bas-Canada était dans
l'erreur lors de sa rasade au rol.
Il était mort un mois avant que
ces prêtres ne se saoulassent à sa
santé."

Pour ne pas être en reste, un
autre pamphlétaire à Québec, Ro-
bert-Shore Milnes Bouchette, ré-
dacteur de la partie française du
"Libéral", y va de sa petite gou-
jaterie contre Mgr Lartigue qui



PROSPECTIVE OF THE CHURCH OF ST. EUSTACHE BURNED BY THE INSURGENTS
THE ARTILLERY FORGING AN ENTRANCE.
14th Decr 1837.
Lith. by J. B. B. 1840.

● Les réguliers anglais s'attaquant à l'église de Saint-Eustache, le 14 décembre 1837. C'est au cours de ce combat que le docteur Chénier, chef des Patriotes perdit la vie, en tentant de fuir hors de l'église incendiée par les boulets. D'après une lithographie en cou-
leurs exécutée par lord Charles Beauclerk, arrivé au Canada après la rébellion, d'après les récits des témoins oculaires et ayant lui-
même visité les lieux. Cette lithographie, ainsi que quelques autres, fut publiée à Londres en 1840, en même temps qu'un
récit succinct des principaux épisodes du soulèvement de 1837-38, tant dans le Bas-Canada que dans le Haut-Canada.

le grand tort de ne pas admirer
son cousin Papineau :

"Si Sa Grandeur, l'Evêque de
Montréal, a tant de loisir, si elle
n'a rien de mieux à faire que de
censurer la conduite des premiers
hommes du pays, dont les con-
naissances politiques sont bien su-
périeures aux siennes; si, dis-je,
elle n'a rien de mieux à faire que
de prêcher l'obéissance passive et
aveugle, de conseiller aux pasteurs
de refuser l'absolution pour des
choses que les lois ne défendent
pas et que de savants théologiens
permettent, ou enfin que de vi-
der bouteille à la santé de Gré-
goire XVI et de feu Guillaume
IV, je lui trouverai une besogne
qui siéra à son caractère sacré. Je
connais dans son diocèse plus d'une
maison d'éducation où le désor-
dres et le scandale règnent de-
puis plusieurs années; plus d'une
paroisse où celui qui doit y don-
ner l'exemple de l'humilité, de
la sobriété, de la simplicité, de la
libéralité, y est, par un renver-
sement abominable, le modèle de
l'orgueil, de l'intempérance, du lu-
xe, de l'avarice..."

Pendant ce temps, Duvernay im-
prime et distribue dans les cam-
pagnes "Les Paroles d'un Croyant"
de Lamennais et vogue la galère :
"La Liberté ou la Mort!" O'Cal-
laghan invite les soldats-anglais à
désertir et il annonce, en ayant
l'air d'y croire, que les militaires
en garnison au Canada "commen-
cent à prendre un esprit de réfor-
me et de liberté". Il n'y paraîtra
guère en novembre et en décem-
bre, cher docteur...

A lire le Vindicator et La Mi-
nerve au cours de l'été de 1837,
on croirait vraiment que tout le
Bas-Canada est en feu, que partout
les habitants sont armés jusqu'aux
dents et qu'ils n'attendent plus
qu'un signal pour massacrer les
bureaucrates et les Anglais !

Au cours de la courte session du
mois d'août, le docteur laisse un
jour échapper cette phrase au
cours d'un discours sur les nomi-
nations faites par lord Gosford au
Conseil législatif : "Si l'exécutif
nous donne des instruments pour
obtenir notre but, s'il nous donne
un corps qui passe toutes nos me-
sures populaires, nous nous en
servirons!" Autrement dit, le
gouverneur était invité à ne nom-

mer que des conseillers disposés
à l'avance à n'être que les "ins-
truments" des démagogues...

Dans son numéro du 6 octobre,
le Vindicator annonce que "le 83e
régiment va être stationné aux
Trois-Rivières et le long de la ri-
vière Richelieu pendant l'hiver;
où sera-t-il quand reviendra le
printemps?"

Mais où serez-vous, vous-même,
docteur ?

Au début de novembre, le man-
dement de Mgr Lartigue fait pous-
ser un cri de rage au rédacteur du
Vindicator. Vous n'aurez plus
longtemps à attendre, ô Lartigue.
Les Fils de la Liberté s'arment;
ils feront bientôt maison nette
dans la ville.

De son côté, à Québec, "Le
Fantasque" s'inquiète que "le ser-
pent à sonnettes d'Irlande, cet
être dangereux et si avide de
jeter son venin, de détruire tout
ce qui l'entoure, finisse par se
détruire lui-même". Cela ne tar-
dera pas, Aubin !

Le gouverneur Gosford se dé-
cide enfin à intervenir et à sévir,
mais avant de donner ordre aux
policiers de procéder aux arres-
tations, une chose l'inquiète fort.
Il ne veut pas de Papineau com-
me prisonnier; il serait trop en-
combrant. S'il est arrêté, jugé et
acquitté par un jury, sa popula-
rité n'aura plus de limites; s'il
est condamné, le peuple en fera
un martyr.

C'est M. Quiblier, pressenti, qui
va se charger de convaincre le chef
patriote qu'il est sous la menace
d'un mandat d'arrestation pour
haute trahison et qu'il ferait beau-
coup mieux de se mettre en sûre-
té. Papineau se laisse convain-
cre et, accompagné de son insé-
parable lieutenant, O'Callaghan, il
prend le chemin de Varennes où
il s'en va retrouver Amury Girod.
Nous sommes au 15 novembre.
Girod nous a laissé un récit de
leur arrivée :

"Je trouve là d'abord O'Calla-
ghan tremblant de froid, mais je
crois aussi de peur. Il avait un
très élégant pardessus, sa tête é-
tait enfouie dans un immense fi-
chu rouge qui formait le plus bi-
zarre des contrastes avec la pâleur
de son visage; ensuite Papineau
vêtu d'une capote et qui avait l'air
absolument différent du premier."

Girod, qui ne veut pas s'embar-
rasser d'eux, leur conseille de ga-
gner Saint-Denis: les deux hom-
mes s'y rendent sans protester.

C'est là que la veille de la ba-
taille, Papineau, en compagnie de
O'Callaghan et Nelson, va rédiger
une proclamation d'indépendance
qu'il déchirera le lendemain matin
avant de fuir, cette fois, vers Saint-
Hyacinthe.

"A six heures du matin, devait
déclarer plus tard le fils de Wolfred
Nelson, Papineau et O'Callaghan
furent beaucoup alarmés de l'ar-
rivée inattendue des troupes; en
entrant dans leur chambre, je m'a-
perçus que la crainte et l'anxiété
étaient peintes sur leurs visages;
ils marchaient çà et là avec leurs
chapeaux sur la tête et leurs sur-
touts sur le corps."

C'est encore avec O'Callaghan,
qui ne se sent en sûreté qu'après
de lui, que Papineau s'éloigne de
Saint-Hyacinthe pour aller se ré-
fugier aux Etats-Unis, après être
venu à un cheveu de se faire
pincer par un peloton de soldats
anglais qui, obéissant aux ordres
du colonel Gore, s'était rendu à
Saint-Hyacinthe dans l'espoir de
les arrêter. Nos deux hommes
leur avaient échappé en passant
une partie de la nuit dans un fossé
de bornage.

Lord Gosford dut se frotter les
mains de plaisir quand il apprit
que son petit truc et l'interven-
tion de M. Quiblier avaient eu
l'effet désiré. Papineau, de son
côté, réalisa sans doute, mais un peu
tard et la rage au coeur, qu'il ve-

nait de se faire jouer de main de
maître par les deux hommes qu'il
détestait le plus au monde. Il a
au moins la satisfaction de se di-
re qu'il a su mettre à l'abri de
toute confiscation sa seigneurie de
la Petite Nation. Quant à son
compagnon, célibataire sans le
sou, il y a longtemps qu'il avait
brûlé tous les papiers compromet-
tants de son officine du Vindica-
tor.

Pour O'Callaghan, l'aventure a
pris fin. On le voit bien encore
errer pendant quelques semaines
aux trousses de Papineau, à Al-
bany, à New-York, à Philadelphie
et à Washington, mais pas un in-
stant il ne leur vint à l'idée de re-
venir au Canada pour se consti-
tuer prisonniers et partager le sort
de ceux qu'ils avaient entraînés
à se révolter. Quand son chef
décide de se rendre à Paris, O'Cal-
laghan se cherche un emploi qu'il
trouve au département des archi-
ves de l'Etat de New-York, à Al-
bany. C'est là qu'il vivra jusqu'en
1880. Il a laissé plusieurs ouvra-
ges sur l'histoire des origines de
cet Etat.

Peut-être ces vers de Rochester
pourraient-ils lui servir d'épita-
phe :

"Then old age and experience,
hand in hand,
Lead him to death, and make
him understand,
After a search so painful and
so long,
That all his life had been in
the wrong."
B. D.



Nom
ADRESSE

30% (argent) ou
magnifiques primes ?

Vendez nos semences de
choix à .10 cents. Commandez
un assortiment de \$8.00. (Payez
après la vente).

CATALOGUE GRATIS
Jetez à la poste à :
ALLEN NOUVEAUTES INC.
ST ZACHARIE QUE

Inursion dans le domaine des SCIENCES

No 83

PAR ROLLAND DUMAIS

Il y a 75,000,000 d'années

La science, comme une grande dame, est difficile et demande beaucoup de qualités, de temps et de patience de la part de ses courtisans. Les quelques lignes qui suivent, une fois de plus, en sont des témoins.

L'histoire commence en 1938 alors que l'ichthyologiste James Leonard Brierley Smith, de l'université Rhodes du sud-africain, découvrit, dans les eaux africaines, un poisson d'une longueur de cinq pieds; demi-monstre, demi-poisson, cet animal, d'après les fossiles déjà connus et souvent trouvés dans le sein de la terre, supposé disparu depuis environ 75,000,000 d'années, revenait, pour ainsi dire, à la vie pour affirmer certaines théories transformistes. Revenons en 1938.

A ce temps-là, un indigène retra dans ses filets ce poisson étrange, au couleur gris-acier, pourvu d'une queue tri-lobée avec des nageoires abdominales et thoraciques ressemblant à des membres et muni d'une tête armée.

Smith, alors professeur de chimie et ichthyologiste réputé à ses heures, désira examiner la capture; malheureusement le temps pris par son voyage se trouvant assez long, le poisson se putréfia et à l'arrivée du savant, il ne restait que le squelette accompagné de quelques lambeaux de peau défraîchie. Il identifia tout de même ce poisson comme étant un Coelacanth. Cette découverte valut quelques supports financiers à Smith qui lui permit de passer plusieurs jours sur les lieux.

Il arpenta toutes les côtes sud-africaines, pêchant ici et draguant là, dans l'espoir de retrouver un autre représentant de cette faune depuis si longtemps disparue. Il distribua des pamphlets écrits en anglais, français et portugais pour intéresser les autres chercheurs et activer la découverte scientifique de ce poisson étrange, qui, paraît-il, était connu en certains endroits par les indigènes.

A la fin de décembre dernier, revenant d'une expédition et apportant avec lui des tonnes de poissons congelés et formolés, Smith reçut un message du capitaine Eric Hunt lui annonçant que l'on venait de capturer un poisson semblable à celui qu'il avait lui-même découvert en 1938.

Enthousiasmé, Smith s'empressa d'appeler le premier ministre Daniel F. Malan le priant de mettre un avion à sa disposition, prétextant toute l'importance qu'il attachait à cette découverte au point de vue évolution. Hollandais réformé, et ne croyant pas, par sa religion, au transformisme, Malan s'empressa tout de même de placer un Dakota à la disposition de Smith qui décolla vers le lieu de la fameuse trouvaille.

Cette dernière prise fut effectuée dans le canal Mozambique, près de Madagascar. A l'arrivée de Smith il trouva cette fameuse pièce, enveloppée dans un coton, sur le pont du navire. Il développa, s'agenouilla et remercia le ciel d'avoir mis un couronnement à plusieurs années de recherches vaines, mais d'un labeur constant et enthousiaste.

N'appartenant pas à la même espèce que celui de la première découverte, mais y étant fortement apparenté, Smith, en l'honneur de son protecteur, le premier ministre sud-africain, nomma ce nouveau poisson Malania anjouanae.

Ces Coelacanth sont des descendants directs des poissons armés, aux nageoires lobées, qui furent les premiers animaux à tenter une vie terrestre. Pendant que leurs

cousins amphibies, tels des nouveaux-venus chez les dinosaures, s'établissaient définitivement à l'air libre, sur les continents, les Coelacanthas plus conservateurs, durent s'établir définitivement dans la mer. Les restes fossilisés de ces animaux furent souvent trouvés dans les couches géologiques craieuses des dépôts européens, mais Smith demeura le premier homme de sciences à avoir examiné ce poisson en chair et en os.

Bombard l'a prouvé

Alain Bombard, marin amateur, voulait prouver qu'un naufragé, privé de vivres, peut subsister des produits de la mer; il vient, de mai à décembre derniers, de réaliser ce que les marins de métier avaient tous jugé impossible: traverser l'Atlantique sur un radeau pneumatique, seul et sans vivres. Il était parti de Monte-Carlo, à la fin de mai, avec un compagnon qui l'abandonna dès sa première escale forcée aux Baléares. Par petites étapes, il mit près de cinq mois,



● L'ichthyologiste Smith, les membres de l'équipage et ce fameux poisson COELACANTH. (Cliché Presse Associée)

pendant lesquels on le crut plus d'une fois perdu, à atteindre les Canaries; c'est de là que le 20 octobre, il se laissa dériver en direction des Antilles. La traversée devait durer soixante-quinze jours comme il l'avait annoncé.

Le docteur Bombard s'est nourri exclusivement de sa pêche: du plancton et du jus de poissons pressés. Il voulait prouver qu'un naufragé privé de vivres peut subsister des seuls produits de la mer. Il l'a prouvé.

Son idée qui paraissait ridicule, au moment de son départ, suscite aujourd'hui un grand intérêt dans le monde savant et en particulier chez les spécialistes du sauvetage des aviateurs et des marins perdus en mer. Il avoue, pourtant, avoir donné une entorse à son régime, à bord du navire britannique, Arakaka où il prit un repas "complet" à bord. "Mais, dit-il, cela ne représente qu'un jour sur soixante-quinze et ne détruit pas ma théorie".

Vous pouvez y croire

Au dessus et au milieu de notre tête, près de la glande pituitaire, réside ce que l'on pourrait appeler notre "vieux" cerveau qui est bien indépendant de notre cerveau pensant. Jusqu'à il y a quelques années, cet organe, que

les spécialistes appellent — tenez-vous bien, je vais vous sortir un grand nom — l'hypothalamus était tellement ignoré et méconnu que le Dr John F. Fulton, invité à donner une causerie devant les membres d'une société médicale annonça au président qu'il parlerait sur l'hypothalamus. Hypo? quoi? de s'exclamer ce pauvre médecin président. Qu'auriez-vous répondu à sa place.

Télégramme pour M. le président

Télégramme pour M. le président Le plus long télégramme sur fil jamais transmis fut celui destiné au président Roosevelt le 30 janvier 1934 et venant de Birmingham. Il mesurait un quart de mille de longueur, contenait 41,000 signatures et sa transmission demanda dix-neuf heures et huit minutes. Un autre record pour les Américains.

Pyorrhée et carie dentaire

La pyorrhée, étant une maladie non des gencives mais de l'os, il

appert qu'il se perd plus de dents à cause d'elle qu'à cause de la carie dentaire. Le traitement pour combattre cette véritable maladie doit s'étendre à tout l'organisme, non seulement à la bouche, et il faut, en l'occurrence, surveiller attentivement le métabolisme au point de vue du calcium et le comportement hormonal du patient.

La reconnaissance... des oiseaux

Un homme fort surpris fut certainement le Dr William Clevan qui, un matin de l'hiver dernier, vit entrer un malade... par la fenêtre de son appartement au onzième étage. Cette malade, il est vrai, n'était pas ordinaire; c'était une pigeonne. La pauvre avait une patte cassée. Nullement impressionnée par les appareils du chirurgien, elle se laissa soigner, puis un bon matin, guérie, elle s'envola, toujours par la même fenêtre.

Vint le printemps; quel ne fut pas l'étonnement du praticien de recevoir fréquemment la visite de son ancienne cliente! Un jour il trouva, posés sur une table, à côté de l'appareil radiographique un oeuf et quelques brindilles; de quel construire un nid. Le médecin plaça le tout sur le rebord de

sa fenêtre; le lendemain papa et maman pigeon s'y installaient définitivement.

Nos lecteurs nous écrivent

Il doit vous arriver, à vous comme à moi, de prendre souvent des chocs électriques et de produire des étincelles, principalement l'hiver, par temps sec et froid. Pourriez-vous me donner quelques explications de ce phénomène amusant, peut-être, mais bougrement énervant quelquefois. Mme J.-C. F., St-Gédéon, P. Q.

Vous avez remarqué que vous développez moins d'électricité l'été que l'hiver et vous avez raison; le bas pourcentage d'humidité dans cette saison froide facilite le développement de l'électricité qui se produit par le frottement.

Ces étincelles sont données par l'électricité statique et vous font sursauter lorsque, par exemple, vous glissez sur les couvertures des sièges d'automobiles, ou encore quand, vous étant retourné rapidement, vous touchez un calorifère ou autre personne. Pourquoi? Voici.

La grande humidité développée l'été recouvre tout d'un mince film de vapeur d'eau; cette légère surface humide, combinée avec les impuretés ou saletés du matériel ou de la matière sur lequel s'est déposé ce film d'eau empêche la production d'étincelles y développant sans cesse un véritable court-circuit, la chaleur n'ayant rien à faire.

Mais l'hiver, quand le froid du dehors se réchauffe à l'intérieur de nos habitations, l'humidité est de beaucoup diminuée. Le film d'eau, ou si vous aimez mieux, de vapeur d'eau, disparaît souvent presque complètement et vous permet de prendre de l'électricité sur beaucoup d'objets qui constituent votre mobilier.

Le meilleur moyen de prévenir ces chocs est de favoriser une meilleure humidité dans votre foyer. Si vous le voulez bien, étudions quelques cas concrets.

Dans les hôpitaux où les chances d'explosions pourraient être fréquentes par la production d'électricité statique en relation avec les matières gazeuses dont on se sert comme anesthésiques, on recouvre les parquets d'un revêtement non conducteur et l'on oblige les chirurgiens et leurs aides à porter des chaussures aux semelles de caoutchouc.

Pour réduire les charges statiques qui pourraient être dangereuses dans certaines industries, vous avez dû remarquer souvent que tout l'immeuble est isolé électriquement en étant en relation directe et constante, au moyen d'un fil métallique, avec la terre. Ce coup-ci, c'est la terre qui reçoit le choc, mais ne s'en plaint pas trop. Disons pour terminer que le voltage peut être relativement élevé dans l'étincelle qui demeure insignifiante et non dangereuse; c'est la raison pour laquelle l'é-

lectricité statique ne cause ordinairement aucun danger, dans nos demeures, pour nos vies.

—Est-ce vrai que la dynamite, pour sauter, demande un très gros choc et qu'elle peut brûler, comme de la graisse? Puis-je vous féliciter pour la belle tenue de votre chronique hebdomadaire qui est des plus intéressantes? J.-C. B., St-Denis de Kamouraska, P. Q.

Je vous permets volontiers et veuillez croire que je suis heureux de servir une clientèle aussi intéressante que celle qui veut bien m'honorer de sa lecture toutes les semaines. C'est tout de même admirable, et j'allais dire méritoire...

Pour répondre à votre question, oui, il est vrai que la dynamite brûle comme de la graisse. Il lui faut être en contact du feu, pour ce faire. Il n'est certainement pas à conseiller d'essayer, car, lorsque chaude, le moindre déplacement peut la faire exploser. Elle fait explosion par un choc, encore faut-il que ce choc soit violent.

—Ayant lu dans une de vos dernières chroniques qu'une correspondante vous demandait quelques renseignements sur une plante nommée amaryllis et désirant, depuis longtemps, posséder une de ces plantes — qui produisent beaucoup de petits bulbes — me serait-il permis de vous demander l'adresse de cette personne. Je ne manque pas de lire votre chronique toutes les semaines. Merci à l'avance. Mme R. L. St-Pierre de Broughton.

Je regrette énormément, mais je ne possède jamais l'adresse et le nom de mes lecteurs, qui, comme vous, signent d'un pseudonyme. Toutefois, je fais pour vous la demande et si ce lecteur se reconnaît, il communiquera avec moi et je vous donnerai des nouvelles. Consultez un catalogue de grainetiers ou de fleuristes, qui certainement peuvent vous offrir en vente ces bulbes.

—Réponse à M. J. O., St-Roch des Aulnaies, Co. L'Islet. — Votre question ne relevant pas de nos connaissances et de notre chronique, vous pourriez, pour la première question, vous adresser au palais de justice et pour votre seconde, les professeurs d'histoire du Collège Ste-Anne de la Pocatière pourraient certainement répondre à vos désirs.

Prière d'adresser toute correspondance relative à cette chronique à:

Rolland DUMAIS,
60, Côte de Courville,
Courville, P. Q.

● Les ongles de la statue de la Liberté, située dans le port de New-York, pèsent plus de cent livres. Cela nous donne une idée des proportions imposantes et gigantesques de la statue entière.

GRATIS

GAGNEZ DE L'ARGENT OU LA PRIME DE VOTRE CHOIX EN VENDANT NOS GRAINES DE SEMENCE A .10¢ LE PAQUET.

C'est facile pour tous et payant. Notre assortiment de graines comprend les meilleures variétés et les plus en demande. En un rien de temps vous gagnez une ou plusieurs belles primes. Rien à déboursier. Postez le coupon pour recevoir vos graines.

POSTEZ CE COUPON

adrez à

PRIMES DE LUXE ENR. NEUVILLE QUÉ.

Veillez m'expédier 79 paquets de graines à .10¢. Assorties et catalogue de cadeaux. Je retournerai l'argent après la vente pour recevoir la prime que je choisirai.

NOM _____

ADRESSE _____

Le prodigieux développement de notre pays

Des commandes d'épées en vue du couronnement



Adresser toute correspondance au secrétaire : PAUL-H. NADEAU, 275, rue St-Cyrille, Québec.

Le graphique du ciel

Suite de la première page

L'ENTREE du monde dans l'âge atomique a provoqué au Canada une véritable ruée vers l'uranium semblable à celle de l'or au Colorado. Et le Canada est devenu, en peu de temps, le troisième producteur du précieux minéral. Une ville est même née, qui porte le nom symbolique de Port-Radium. Cette naissance est un véritable roman.

John MacMahon, ingénieur des chemins de fer, découvrait, voilà cinquante ans, des mines d'argent. Les quelques dollars qu'il y gagna lui permirent de financer une expédition des prospecteurs. Un jeune homme fut embauché à cet effet, sous conditions que 50 pour 100 de ses découvertes reviennent à MacMahon, qui en vendit à moitié à trois de ses cousins.

Une mine, découverte par le jeune homme, rapporta rapidement 330,000 dollars. Les trois cousins de MacMahon recevaient donc 26,000 dollars. L'un d'eux, Gilbert Labine, devait les faire fructifier. L'aspect noirâtre du morceau de pechblende, ramené de Tchecoslovaquie, qu'il avait eu l'occasion de manier, lui était resté en mémoire. Et, un jour de 1930, il tomba sur le premier gisement de ce précieux minéral. A cette époque, le radium valait 70,000 dollars le gramme.

La raffinerie que construisit Labine mit trois ans à obtenir 30 grammes de produit. Mais, comme la demande n'était pas encore suffisante, le marché du radium s'effondra à 25,000 dollars. En 1940, Labine devait cesser toute exploitation, écrasé sous 1 million de dollars de dettes.

Puis ce fut la bombe atomique pulvérisant Hiroshima. On se souvint alors de Labine et de ses gisements, près du grand lac de l'Ours. Port-Radium fut créé. Port-Radium ne connaît sans

doute qu'une existence éphémère. Car la découverte de nouveaux gisements plus fructueux va faire de Beaverlodge, où une raffinerie géante a été construite, qui traitera 2,000 tonnes de produits par jour, la première ville de l'uranium du monde.

LES découvertes successives font naturellement la richesse des audacieux qui n'hésitent pas à vendre au départ maisons, meubles, bijoux, etc., et qui spéculent sur l'avenir. Un exemple parmi tant d'autres, celui d'Eric Harvie, avoué à Calgary, qui loue, dans la province de l'Alberta, 200,000 hectares de terrain. Ces 200,000 hectares, Harvie ne s'en occupe même pas. Que peut-il tirer de ces quelques arpents de neige? comme disait Voltaire.

Mais, en 1944, le pétrole jaillit. En quatre ans, Harvie a gagné 90 millions de dollars. Et il continue à toucher quelque 10,000 dollars par jour.

Du riz synthétique

Pour résoudre le problème de son ravitaillement, le gouvernement indien va faire fabriquer un produit qui aura l'apparence et les qualités du riz. Ce grain prélevé sur des composants tels que le tapioca et l'arachide, aurait un contenu de protéine plus fort que le riz naturel et coûterait 25 pour cent de moins.

Le petit PIKA des montagnes Rocheuses est le seul animal (autre l'homme) capable de pratiquer l'art du ventriloque. Cet art, comme vous le savez, consiste à donner l'illusion que le son de la voix provient d'un endroit différent de la personne qui l'émane.

La fourniture et le fourbissage des épées d'apparat en vue du couronnement occupent beaucoup les armuriers anglais. La Wilkinson Sword Co., d'Acton, vieille de 180 ans, — seule maison qui exécute ce travail, — a reçu la commande de 2,000 épées.

Elle vient de livrer des sabres à la Marine de guerre. Elle fabrique maintenant des sabres de cavalerie pour la Gendarmerie royale du Canada et elle a en carnet la commande de ceinturons de sabre pour la Marine de guerre du Canada.

Les épées d'apparat font partie de l'équipement réglementaire des officiers anglais depuis l'entre-deux guerres, mais bien des officiers ont des sabres d'avant-guerre et ils les font maintenant fourbir à raison de \$15, chacun environ. Un sabre neuf coûte environ \$40., le prix exact dépendant du modèle.

Les nouveaux sabres se présentent en une douzaine de modèles: on les fait par la Cavalerie de la maison royale, les Yeomen de la long est celui de la Cavalerie de garde et autres corps. Le plus la maison royale: il a 33 pouces, comparativement à une moyenne d'un peu plus de 30 pouces. La maison reçoit nombre de sabres à mettre à date, c'est-à-dire pour qu'on y inscrive le chiffre de la reine.

Les couleurs du couronnement

L'esprit de l'année du couronnement se reflète dans les nouvelles couleurs adoptées pour le printemps et l'été 1953 par le Conseil britannique de la couleur. 33 de ces couleurs (destinées aux tricots, aux lainages, à la soie, à la rayonne, aux cotonnades et au cuir), ont été disposées sur une carte de façon à offrir le choix de deux couleurs pour harmoniser ou contraster. Il existe 36 teintes pour la soie et la rayonne, 22 pour le coton et 16 pour le cuir.

LES AVENTURES DE COCO



Coco rêve d'une pêche merveilleuse et part à la recherche d'un bon lac.



"Voilà, un lac qui me semble très bon!" se dit Coco.



Sautant de roche en roche, il s'aventure au milieu du lac.



"Quelle belle prise, c'est une carpe rose!"



"Pristin! Qu'est-ce qui m'arrive?" Se dit Coco.



Il était assis sur une tortue endormie...

La distribution du Graphique a commencé le 22 janvier, cette année. Il y a donc eu un retard considérable sur la date annoncée précédemment et nous nous excusons auprès de nos lecteurs abonnés de les avoir ainsi fait attendre. L'expédition des copies réservées s'est faite dans les cinq jours qui ont suivi, mais nous continuons à répondre aux demandes.

Il se peut que certains qui avaient l'habitude de recevoir leur copie chaque année, en soient encore privés. Voici pourquoi. Afin de mettre nos listes de distribution à jour, il est nécessaire d'enlever de temps à autre une partie des noms qui y figurent depuis trois ans. Cette année, ce sont les noms de I à Q qui ont ainsi été affectés. Nous prions donc les intéressés de nous écrire de nouveau afin de faire remettre leurs noms sur nos listes, avec leur adresse présente.

Pour nos lecteurs qui ne connaissent pas le Graphique, disons qu'il ne s'agit pas d'une carte céleste, mais d'un tableau donnant l'heure du lever et du coucher des principaux corps célestes. Sur un fond quadrillé, où les lignes horizontales représentent les dates de l'année et les lignes verticales les heures de la nuit, sont tracées diverses lignes droites et courbes. Aux points de rencontre de celles-ci avec les lignes horizontales, on peut lire l'heure du coucher, du passage au méridien ou du lever d'un astre donné. Il suffit de projeter ce point jusqu'à la marge.

Ainsi, d'un simple coup d'oeil sur le Graphique, on peut constater que Vénus est étoile du soir jusqu'en avril et qu'elle passe ensuite dans le ciel du matin pour tout le reste de l'année. De même, on voit que Jupiter est visible le soir, de janvier à avril et d'octobre à décembre. Saturne commence sa période de visibilité, dans le ciel du soir, vers la fin de mars, et la termine en août. Les phases de la Lune y sont données pour toute l'année, de même que ses heures de lever et de coucher chaque jour. On y voit aussi mentionnés divers phénomènes comme les éclipses de Lune, le passage de Mercure sur le Soleil, l'heure sidérale à minuit, la durée de la nuit complète, l'équation du temps, etc. Tout cela est résumé en un seul tableau.

Bonne raison

Un vieux brave homme, bon patriote et aimant beaucoup les enfants, s'amuse aux ébats d'une troupe de bambins dans un square.

L'un d'entre eux le heurte dans sa course et s'excuse poliment. C'est un enfant de cinq à six ans, ayant un sarrau noir serré à la taille par une ceinture de cuir, des brodequins lacés, des cheveux courts et frisés, une physionomie éveillée.

—Il n'y a pas de mal, mon mignon, fait le vieillard; tu t'amuses bien?

—Oui, M'sieur.

—Tu vas à l'école?

—Oui, M'sieur.

—Et tu apprends sans doute l'Histoire de France? Tu l'aimes bien, la France?

—Oh! oui, M'sieur.

—Ah! ah! c'est très bien. Alors, tu seras soldat quand tu seras grand?

—Oh! non, M'sieur, répondit avec énergie l'interpellé.

—Et pourquoi ne seras-tu pas soldat, mon ami? interroge le brave homme d'un ton de reproche.

—Mais, M'sieur, fait avec simplicité l'enfant, parce que je suis une petite fille.

Le Graphique du Ciel est vite devenu populaire et ceux qui s'en sont servis une année ne peuvent plus s'en passer. On l'utilise un peu partout dans le monde. Notre édition française est répandue au Canada et en Europe. Des écoliers le consultent à Peace River, dans le Grand Nord canadien, à Mulhouse, à Antibes, en France; en Suisse, où la latitude est la même que chez nous.

Il est malheureux que le nombre de copies disponible soit limité. Jusqu'à présent, 2700 sont distribuées et il en reste quelques centaines seulement. Les personnes intéressées à se procurer le Graphique de 1953 devront donc se hâter d'en faire la demande au secrétaire, à l'adresse mentionnée en tête de la Chronique. C'est un service absolument gratuit de la société d'astronomie, à Québec.

Il existe aussi des copies du dessin original pour afficher au mur. Celles-ci, en nombre très réduit, sont réservées aux professeurs et directeurs de mouvements éducatifs. Elles sont distribuées gratuitement aussi.

LA TERRE DES SONGES

Au temps où l'Amérique du Nord était encore sous la domination britannique, un chef indien entra en négociation avec un grand fonctionnaire anglais, dont le costume riche et brillant excita sa convoitise. Le sauvage n'exprima aucun désir, mais chercha le moyen de s'approprier par la ruse les beaux habits de l'étranger.

Quand la négociation fut terminée, l'Indien dit à l'Anglais:

—J'ai fait un rêve, seigneur.

—Et qu'avez-vous rêvé? demanda l'insulaire.

—J'ai rêvé, seigneur, que, retourné dans mes Etats, je me voyais entouré de mes sujets dans le costume que vous portez en ce moment. J'étais heureux. Malheureusement, ce songe s'évanouit bientôt pour laisser place à la réalité, et de ce rêve enchanteur il ne me reste que des regrets superflus.

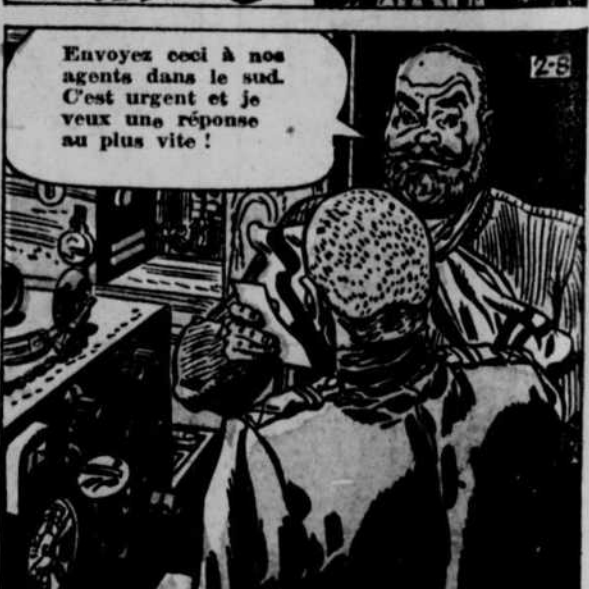
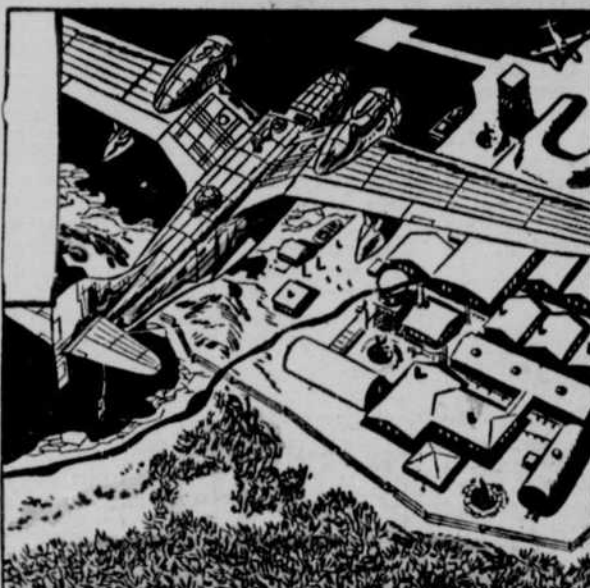
—Il ne sera pas dit, répliqua l'Anglais, qu'un chef puissant qui dispose à son gré de nombreux sujets et de vastes territoires emporte le moindre regret de son entrevue avec un sujet de Sa Majesté Britannique. Ces habits vous seront remis aujourd'hui même. Mais, à mon tour, j'ai fait un rêve que la réalité a fait évanouir. J'ai rêvé que j'étais seul propriétaire des vastes terrains dont vous êtes possesseur et qui prolongent nos établissements jusque sur les bords du Mississippi. De ce rêve, hélas! il ne me reste à l'heure actuelle qu'un doux souvenir mêlé de regrets.

—es terres sont saines et fertiles, dit le sauvage; je vous les donne, car si le chef de ma race sait accepter, il sait aussi donner. Seulement, ajouta la ruse Peau-Rouge en jetant sur l'Anglais un regard profond et malin, je ne veux plus rêver avec vous.

Cette fois, par extraordinaire, l'homme civilisé s'était montré aussi adroit que le rusé sauvage.

Ajoutons que cette portion de territoire si habilement enlevée à l'Indien a conservé de nos jours le nom de Terre des songes.

Le "radium" avait été préalablement baptisé "polonium" par Madame Curie en l'honneur de sa patrie. Toutefois le terme ne subsista pas.



A suivre.



ZORRO

PACIFIC RAILWAYS

BLANDFORD et JONES, Directeurs de la Cie SWIFT-HORSE, organisent eux-mêmes les attaques de leurs diligences et se partagent le butin. Mais la Cie PACIFIC RAILWAYS installe une ligne de chemin de fer qui va ruiner le service des diligences. A peine construit, un pont saute sous les yeux de ZORRO. Celui-ci croit être sur la piste des chefs des saboteurs.

Dans le bureau de la Cie SWIFT-HORSE :

As-tu réfléchi JONES, qu'après la destruction du pont la police va se poser la question rituelle : A qui profite le crime ?

Evidemment, elle pensera à nous.

Mor, car nous avons parié à cette suspicion en mettant officiellement chevaux et matériel en vente. C'est une preuve que nous acceptons sportivement notre reddition pour le triomphe du progrès.

Il faut avouer que, au prix que nous demandons, aucun acheteur ne s'est encore présenté.

Et la construction de la ligne étant retardée, nous sommes toujours en mesure d'exploiter nos services de transports.

A cet instant, le shérif entre dans le bureau.

Venez-vous par hasard chercher ici les auteurs du sabotage ?

Vous plaisantez Messieurs, Votre comportement vous met hors de cause et je défends à quiconque de vous soupçonner.

Vous nous rassurez shérif ! Alors de quoi s'agit-il ?

Demain, la BANQUE du SUD vous confiera des fonds à transporter à HELENA.

Nous escorterons votre voiture. HARRY BROOM et sa bande sont toujours à redouter.

Merci de votre zèle shérif !

Quel naïf ! Il nous prévient toujours des mesures qu'il va prendre.

C'est peut-être la dernière bonne affaire à notre portée. Profitons-en, et nous disparaîtrons après.

La nuit même, une diligence prend la route en grand mystère.

Mon cher JONES, nous devons réussir, au nez et à la barbe du shérif.

Votre audace, BLANDFORD, me stupéfie, mais je vous fais confiance. A nous donc les pièces d'or et la liberté.

Le lendemain une autre diligence prend livraison des précieux sacs de la Banque. Deux employés prennent place à l'intérieur.

Dès que le shérif et ses hommes arriveront, nous prendrons la route d'HELENA.

Basse le ciel qu'HARRY BROOM ne nous attaque pas.

Et voici que la petite troupe d'escorte se rend au rendez-vous lorsque :

Holà, shérif, vous partez en chasse ?

Si cela t'intéresse mon petit FRED, sache que nous allons escorter une diligence pleine d'or.

Pourquoi, shérif, dévoilez-vous vos secrets à qui veut les entendre ?

Parce que j'ai mon idée. Je sème pour récolter.

* Il n'y a pour ne pas craindre les hommes que ceux qui proclament les droits de Dieu. — Mgr D'HULST

Sergent O'BRIEN

TEXTES ET DESSINS
DE
Jean PADE

L'HEURE "H"



EN UN CLIN D'OEIL, LES YANKEES SE METTENT A L'ABRI DES GALLES ENNEMIES...



POURVU QUE LE SERGENT NE SE FASSE PAS REPERER!

NE LE PERDONS PAS DE VUE, POUR LE COUVRIR EN CAS DE BESOIN...

DE SON CÔTÉ, LE SERGENT O'BRIEN TENTE DE DÉCOUVRIR LE REPAIRE ENNEMI... TOUT À COUP IL APERÇOIT LES DEUX SILHOUETTES QUI GUETTENT LE COMMANDO...



LÀ-BAS ! QUELQUE CHOSE VIENT DE BOUGER !!!



AUSSITÔT, BRAQUANT SON ARME SUR LES RUINES QUI SE DRESSENT DEVANT LUI, IL TIRE QUELQUES RAFALES...



ALERTÉS PAR LE TIR DU YANKEE, LES VERTS-DE-GRIS, S'APPRETENT À RIPOSTER...



PAR BONDZ SUCCESSIFS, O'BRIEN SE RAPPROCHE DES RUINES...



IL PARVIENT ENFIN À ATTEINDRE UNE BRÈCHE... LENTEMENT, IL SE LAISSE GLISSER VERS L'INTÉRIEUR.



IL NE S'AGIT PLUS DE LES MANQUER MAIN-TENANT!..



JOIGNANT LE GESTE À LA PAROLE, LE SERGENT APPUIÉ SUR LA GACHETTE... LES COUPS ÉCLATENT, TERRIFIANTS, LES DEUX ALLEMANDS S'ÉCROULENT..



LE COMMANDO NE DOIT PAS ÊTRE LOIN ! EN ATTENDANT, LE VOILA DÉBARRASSÉ DE CES VERTS-DE-GRIS.

A SUIVRE.

* Nous n'avons pas le droit de lier l'éternelle vérité de l'Évangile à des formes mouvantes et passagères de structures sociales. — S. Exc. Mgr CHAPPOULIE

Le courrier de LOUISE

Edifice L'Action Catholique — Chambre 325,
Place Jean-Talon — Québec

FUTURE MARIEE. — Voici quelques changements que vous devriez apporter à votre toilette de mariée. Pour cette saison, la soie brochée, même si ce tissu est bien joli, ferait un peu lourd. Vous pourriez la remplacer par de l'organza qui est beaucoup plus léger et plus frais. Avec cette robe, vous n'avez pas à porter de gants, car normalement la manche devrait se terminer en pointe sur la main. Vos accessoires seront blancs. Quant au marié, il pourra porter l'habit foncé, bleu marine ou gris fer, ou encore le pantalon marine avec veston blanc. Ce serait dans la note, et je suis sûre que vous ferez de bien jolis mariés. Mes meilleurs vœux de bonheur vous accompagnent.

UN ABITIBIEN. — C'est bien à vous de faire les premiers pas dans les circonstances, et il n'y a pas de raison que cette petite aventure nuise à votre bonheur. Au contraire, elle aura mûri et assagi cette jeune fille qui fera sûrement tout son possible maintenant pour bâtir son avenir sur des bases solides. Assurez-vous bien cependant de ses sentiments avant de vous avancer et ne soyez pas trop surpris si, malgré toute la confiance que vous croyez mériter, cette jeune fille demeure un peu sur la réserve. Il serait normal que, pendant quelque temps encore, elle semble un peu sceptique, mais son petit cœur ne prendra pas de temps à guérir devant vos preuves de sincérité.

Quelles sont les fonctions d'une caissière dans un grand magasin? — Quelles sont les caractéristiques du prénom Alice? **SNOOKS.**

Normalement, la caissière s'occupe de percevoir les montants donnés par les clients pour l'achat de marchandise, de remettre la monnaie et, à la fin de la journée, de balancer sa caisse avec les montants des factures qui se sont accumulées. Cela dépend cependant du système de comptabilité de chaque magasin, et le travail de la caissière peut varier. Il peut arriver à certains endroits qu'on lui donne bien des responsabilités, et à d'autres, que son rôle ne soit pas du tout compliqué. D'autre part, les caissières à enregistrer perfectionnées que possèdent aujourd'hui presque tous les magasins facilitent énormément le travail. — Des Alice, on dit qu'elles sont intelligentes et voyant immédiatement le côté pratique et utile de toutes choses, elles s'entendent à merveille à se servir de ce qu'elles savent, de ce qu'elles possèdent et de ce qu'elles entourent. Aussi, parviennent-elles à faire leur chemin dans la vie, même sans faire preuve de qualités transcendantes. Bonnes ménagères, ordonnées, économes, elles savent se créer un foyer correct et bien tenu, d'où la fantaisie, la bohème sont sévèrement exclues. Peu communicatives, plutôt renfermées et casanières, elles ne se plaisent guère en société tout en tenant beaucoup à leur réputation de femmes du monde. Très indépendantes de caractère, les Alice prétendent se tirer d'affaires seules; lorsqu'elles sont obligées d'avoir recours à quelqu'un, ce qu'elles font à la dernière extrémité, loin d'avoir de la reconnaissance à qui leur a rendu service, elles sont portées à la mauvaise humeur, voire à la rancune envers la personne qui leur a prouvé qu'elles ne sauraient suffire à tout. Elles ne pardonnent pas à ceux et celles qui se révèlent supérieurs à elles sur quelque point.

Nous avons une petite fille qui déteste le piano et nécessairement ne fait pas grand progrès. Son professeur dit que la musique est nécessaire à la culture générale. Qu'en pensez-vous? — **MAMAN YVONNE.**

Même pour des enfants peu

doués, les études musicales ont leur importance car elles leur permettent de mieux comprendre et goûter la musique plus tard. Mais quand les dispositions manquent, il vaut mieux s'en tenir à des notions de solfège seulement et renoncer au reste. Il est inutile d'ennuyer votre petite fille avec cela. Elle a d'autres études à faire et, de plus, si elle a un goût pour un art particulier, dessin, peinture, il serait beaucoup plus normal qu'elle s'y adonne. Elle y mettrait sûrement plus de cœur.

Ma jeune fille sort avec un jeune homme que je trouve vulgaire et paresseux. Il est ami du moindre effort. Ils veulent se marier et je crains fort pour le bonheur de mon enfant. Qu'en pensez-vous? — **MAMAN POULE.**

Cette disposition à l'indolence est le contraire de ce qu'il faut pour réussir à l'heure actuelle. Un garçon qui veut se marier et ne désire pas améliorer sa situation n'est pas bien courageux et ce mariage n'offre pas grand chance de bonheur. Il faudrait que votre fille se rende compte elle-même de la paresse de son jeune ami. Ne peut-elle réussir de son côté à lui faire comprendre les responsabilités qu'il prendra? S'il ne semble vraiment pas vouloir améliorer son sort, c'est qu'il n'est pas très amoureux. Les garanties sont bien minces.

ETUDIANTE SERIEUSE. — Il y aurait de lourds sacrifices à faire pour votre famille à cause de la longueur des années d'études, entraînant des dépenses importantes et reculant le moment où l'on peut gagner de l'argent. Ce point éclairci, cette vocation si intéressante mérite qu'on fasse tout pour la suivre. Il s'agit alors d'une question de volonté, de travail acharné, de renoncement à la vie plus facile que mènent d'autres jeunes filles. Si, comme dit plus haut, vous devez renoncer à ces études, vous pourriez choisir une carrière qui s'en rapproche: infirmière, assistante sociale, technicienne, par exemple. Mais n'agissez pas en égoïste et pensez un peu aux vôtres.

Comment garder la blancheur aux lainages de bébé? — **MME P.** Lavez ces lainages dans une eau tiède savonneuse. À l'eau de rinçage, ajoutez une cuillerée d'alcool par chopine.

DELAISSEE. — C'est l'histoire de beaucoup de petites filles qui, comme vous, ont aimé avec leur petit cœur tout neuf et croyaient l'objet de leur flamme bien sincère. Il faudra maintenant vous résigner, être sage, et ne plus espérer que ce monsieur revienne. J'ai beaucoup de peine à vous enlever vos illusions, mais il faut les arracher bien vite et remplacer ce vide par un peu de confiance. La vie commence pour vous, elle vous a fait une petite grimace, mais que de sourires elle vous apportera en retour. La souffrance est grande pour votre petit cœur, mais elle passera. Vous croyez que jamais ce premier amour ne s'effacera? Il laissera une trace sûrement, mais le bonheur refluerait d'une autre façon pour vous. Pour guérir, il faudra sortir de vous-même, vous forcer à vous mêler à des activités; occupez-vous d'œuvres sociales, étudiez, faites du sport. Vous occuper vous aidera à oublier.

JEUNE MAMAN. — Francis est un dérivé de François et on prononce le "s" à la fin du nom. Ce prénom est bien français même s'il se donne aussi bien en anglais. — Quant aux chambres de vos enfants, les tons choisis seront tout à fait jolis. Vous pouvez vous mettre à l'œuvre et vous aurez des chambres très gaies au printemps.

SERVICE DE CORRESPONDANCE

AVIS: Pour être considérés, toute demande de correspondance devra être accompagnée de la somme de cinquante cents (\$0.50). — Le texte de l'insertion devra être accompagné d'initiales ou d'un pseudo pour ceux qui désirent garder l'anonymat mais comporter alors l'adresse personnelle du correspondant afin que l'on fasse suivre les lettres reçues. Les personnes intéressées à donner suite à ces demandes voudront bien faire parvenir leur envoi à l'adresse du pseudo choisi, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec, où on s'occupera de l'expédition. Prière de prendre note qu'il nous est impossible de fournir les noms et adresses des correspondants.

LAURE, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: distinguée, instruite, désire correspondre avec jeune homme distingué, honnête, sobre, instruit, étudiant ou ayant bonne situation libérale, idéal élevé (21 à 25 ans).

MARIE-JEANNE (F.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune campagnarde, blonde, yeux bleus; désire correspondants (24 à 28 ans), catholiques, sobres, honnêtes, distingués; de Québec ou environs. But sérieux.

MARTINE (B.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: 34 ans, fervente catholique, sérieuse, distinguée, bonne famille; désire correspondants, célibataires ou veufs sans enfant; bonne situation, belle éducation (30 à 40 ans).

OPTIME (N.V.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune fille, distinguée, bonne éducation, physique agréable, aime chant, musique, voyages, sports, nature; désire correspondants partageant mêmes qualités et aptitudes. Photo si possible, puis retournée. Réponse assurée à tous.

JEANNETTE, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune fille, 35 ans, dans le commerce; sérieuse, distinguée, belle éducation, bonne famille, aime musique, théâtre; désire correspondant partageant mêmes qualités. But: relations amicales.

ROLAND (R.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: 20 ans, désire correspondre avec jeune fille (18 à 26 ans). Photo appréciée.

M. NICK, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune homme, 19 ans, désire correspondante (18 à 21 ans). Photo appréciée.

C. C., a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune homme, 16 ans; désire correspondantes (15 à 17 ans).

COEUR SINCERE (L.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune homme désire correspondre avec jeunes filles de milieu rural de la région de l'Abitibi.

BRUNETTE (G.M.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: 20 ans, grande, sérieuse, désire correspondants (23 à 28 ans), grands, sérieux, sobres, bonne situation, de la ville de Québec.

LILY YEUX BRUNS (A.B.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune fille désire correspondants (30 à 35 ans), bons catholiques, sobres, honnêtes. Réponse assurée.

JOSE (J.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: désire gentil correspondant (25 à 30 ans), grand de préférence, bonne éducation. Photo appréciée. Réponse assurée à tous.

CLAUDE (B.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: désire correspondante (18 à 25 ans), plutôt grande, yeux bleus, cheveux châtain. Photo désirée.

FAUVETTE (T.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: désire correspondant (22 à 25 ans), physique agréable, distingué, sobre, bon catholique, bonne situation; aimant musique, théâtre. De la ville de Québec ou environs. Photo si possible.

COEUR EN CHOMAGE (M.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune fille désire correspondant (25 à 32 ans), sérieux, bonne situation; cultivateur ou autre. Photo si possible.

FLEUR DE PRINTEMPS (F.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune fille (22 ans), brune, désire correspondant sobre, honnête, cultivateur de préférence, de famille bien; de la région de Nicolet. But sérieux.

PEGGY (R.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune fille, désire correspondants distingués, situation convenable, aimant sport, musique, voyage (23 à 28 ans). Réponse assurée.

PETITE NOIRE, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune institutrice, 23 ans, physique agréable, gaie, désire jolies et gentils correspondant de Québec de préférence. Bienvenue à tous.

MISS 55, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: institutrice distinguée, bonne éducation, gaie, aime musique, sport; désire correspondant (21 à 28 ans), instruit, qualités semblables. Photo si possible. Réponse assurée à tous.

Miettes de L'HISTOIRE

PRIS A SON PROPRE PIEGE

Longtemps, en France, l'armée ne fut composée que des nobles renforcés par l'adjonction d'éléments étrangers. En 1688 seulement, Louvois établit les milices.

D'abord élu, le milicien fut bientôt choisi par tirage au sort. Y étaient soumis seulement les célibataires et les veufs. Un billet noir ou plusieurs, mêlés aux billets blancs, désignaient le conscrit.

Deux paysans destinés à subir l'épreuve du sort, se présentent un jour devant le subdélégué de l'intendant. Celui-ci était gagné pour faire échoir le billet blanc à l'un. Il leur fait tirer d'abord deux numéros. Celui à qui on se proposait de faire tomber le billet noir prend le numéro 1.

Alors le subdélégué met dans son chapeau deux billets noirs. Ainsi, un billet noir ne pouvait manquer d'échoir à celui qui tirait le premier. Celui-ci, ayant quelque pressentiment de la supercherie, tire; et sans plus attendre il avale son billet.

— Que fais-tu là? lui demanda le subdélégué.

— Rien. Si le billet que j'ai avalé est noir, mon camarade va prendre le blanc, et je suis tombé au sort. Si le billet qui reste est noir, il est évident que j'ai pris le blanc et mon camarade est milicien dans toutes les règles. L'argument était sans réplique, et celui qui avait voulu tricher fut soldat pendant six ans.

Maladresse du grand empereur

Napoléon Ier était un chasseur maladroit.

Un jour, en visant un sanglier, il blessa à la cuisse un valet de vénerie. Une autre fois, en tirant un perdreau, l'Empereur envoya du plomb dans l'oeil de Masséna. Mieux que cela, il toucha Duroc dans la partie la plus charnue de sa personne et, pour le consoler, ne trouva rien de mieux que de lui dire:

— C'est bien la première fois qu'un brave comme toi est blessé par derrière!

Mince consolation, sans doute.

● Les géographes prétendent que 30 p.c. seulement de la surface de la terre a le plaisir de recevoir de la neige.

MAMIE (R.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: veuve, désire échanger correspondance avec monsieur (55 à 59 ans), de la ville de Québec si possible.

LUCILLE (L.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune fille distinguée, désire correspondants; célibataires, honnêtes, sobres, distingués, bonne situation (30 à 38 ans). Réponse assurée.

JUMBO, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: brun, yeux noirs, aime sport, cinéma; invite jeune correspondante (18 à 22 ans). Réponse assurée à toutes.

QUIQUI D'AMOUR, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune fille, désire correspondre avec jeune professionnel (24 à 30 ans), sobre, honnête, bon catholique, grandeur moyenne. Bienvenue à tous.

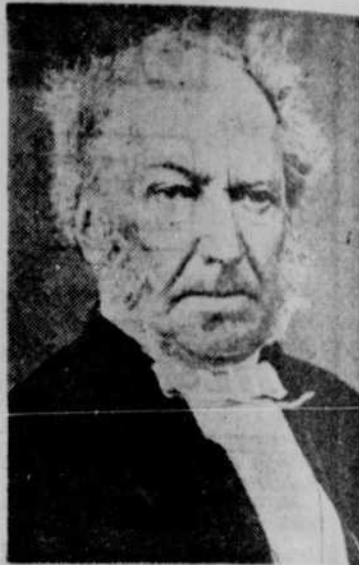
MADAME CLAIRE, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: veuve dans la quarantaine; blonde, grandeur moyenne, physique plutôt jeune, gaie, sympathique; désire correspondants, célibataires ou veufs sans enfants (43 à 50 ans), grand de préférence, physique agréable, jovial. Photo si possible. Réponse à tous.

ETOILE DE NEIGE (R.), a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune institutrice, aimerait entrer en relations avec jeunes gens distingués (20 à 25 ans), aimant sport, lecture et musique.

BRIN D'AMOUR, a/s Courrier de Louise, l'Action Catholique, Place Jean-Talon, Québec: jeune institutrice distinguée, idéaliste, aime musique, lecture, etc., désire correspondant (19 à 22 ans), sobre, bon catholique, partageant mêmes goûts. Réponse assurée à quiconque enverra photo.

— Petite galerie —

HISTORIQUE CANADIENNE



L'hon. Edouard BOWEN

C'est l'épouse du receveur général Henry Caldwell, qui se trouvait sa grand-tante, qui fit venir le jeune Henry Bowen au Canada en 1797. Il était né à Kinsale, en Irlande, le 1er décembre 1780. Son père était chirurgien dans l'armée anglaise.

Edouard Bowen fut d'abord greffier de la Couronne à Québec, tout en étudiant le droit sous son cousin John Caldwell. Il fut admis à la pratique du droit le 15 juillet 1803.

Il avait à peine cinq ans de pratique comme avocat, lorsqu'il fut nommé, le 10 septembre 1808, procureur général du Bas-Canada. Il remplit ces fonctions jusqu'en juin 1809. En abandonnant ce poste pour faire place à M. Uniacke, il reçut le titre de conseil du Roi. D'après M. F.-J. Audet, il fut le premier, dans la province de Québec, à obtenir cette distinction.

De 1809 à 1812, M. Bowen fut membre de la Chambre d'assemblée. Il avait été élu par le bourg de William-Henry.

Le 23 mai 1812, il devenait juge de la Cour du Banc du Roi. Il n'avait que trente-neuf ans. Sa parenté avec les Caldwell, alors tout puissants, ne lui avait pas nui!

Nommé membre du Conseil législatif, le 20 octobre 1821, il en fut le président de 1835 à 1838.

En 1839 et en 1840, le juge Bowen fut appelé à remplir les fonctions de président de la Cour d'Appel.

Le 1er janvier 1850, il était promu juge en chef de la Cour Supérieure, récemment créée, et il présida ce tribunal jusqu'à sa mort, arrivée à Québec, le 11 avril 1866.

M. Fennings Taylor, dans ses "Portraits of British Americans", fait de grands éloges du juge Bowen. L'enquête que la Chambre d'assemblée, à sa session de 1835-1836, institua sur son compte, et que M. Taylor passe sous silence, ne le montre pas sous des couleurs très attrayantes. D'autre part, il détestait les Canadiens et la langue française. C'est à lui que M. Morin, alors étudiant en droit, plus tard l'honorable Augustin-Norbert Morin, adressa, en 1925, sa lettre vengeresse, publiée la même année, sur les droits de la langue française au Canada.

(P.-G. ROY, dans "Les Juges de la Province de Québec").

● Le cou du cygne possède trois fois plus de vertèbres que celui de la girafe. La plupart des animaux possèdent sept vertèbres, mais ce nombre peut varier suivant l'espèce. On remarque que le cygne possède vingt-cinq vertèbres, le canard seize et le menu colibri quatorze.

JEANNOT L'INVINCIBLE

par

LYMAN
YOUNG



Je suis heureux que vous ayez décidé de vous rendre avec nous sur le plateau Bwango, général.

Oui, Jeannot, mais je n'y vais pas pour vous aider à capturer un singe à tête rouge !



Je crois toujours que le trésor que les voleurs ont pris au palais royal du pays voisin sont cachés quelque part sur le plateau.

Si le capitaine Baker n'a pu suivre les voleurs à travers le canyon Grim, j'espère retrouver leurs traces sur le plateau et les suivre ensuite jusqu'à leur cachette.



Si je veux trouver mon singe à tête rouge et vous les bijoux, nous ferions mieux de nous mettre en route...



Plus tard.

Tiens... il y a une forêt sur le plateau Bwango !

Si le singe à tête rouge existe réellement, c'est ici que nous le trouverons.

Je vais aller avec vous Mitzi ! Je veux voir si les bijoux ne seraient pas dans les mystérieuses ruines de Manaba, dans la forêt !



Pourquoi dites-vous que ces ruines sont "mystérieuses", général ?



C'est une superstition indigène... Ils racontent des choses étranges sur ces ruines, habitées, disent-ils, par une puissance magique !



Regardez, Mitzi, des pistes de chevaux !

Ces pistes m'intéressent davantage, Jules !



Ce sont les pistes d'un singe !

Les pistes des chevaux et du singe nous conduisent vers les ruines... Nous avons de la chance tous les deux, Mitzi !



Vous avez raison, général ! Les pistes se dirigent vers les ruines, général ! Allons-y, Jules !

JEANNOT ! JULES ! ARRETEZ !



Je ne serai vraiment tranquille que lorsque les bijoux auront été sortis d'ici... Cet endroit me donne le frisson.

Silence, Scarola ! Je crois entendre des voix !

(à suivre)

POUR MAMAN

Une jeune fille chez le pharmacien :
— Pourriez-vous m'indiquer un moyen pour prendre de l'huile de ricin sans en sentir le goût ?
— Patientez un peu, répond le pharmacien, je vais étudier la question.
Puis, galant :

— En attendant, accepteriez-vous un petit verre de limonade glacée ?
— Avec plaisir.
La jeune fille boit, et le pharmacien, en riant :
— Eh bien ! Mademoiselle, avez-vous senti quelque chose ?
— Ciel ! est-ce que par hasard, vous auriez mis l'huile de ricin dans la limonade ? Ce n'était pas pour moi, mais pour maman !

QUELLE POLITESSE !

La maman envoie son petit garçon faire une commission chez le voisin.
Une minute après, le petit garçon revient toute essouffé, car un énorme bouledogue était parti à ses trousses en arrivant chez le voisin.
La maman lui demande : "Est-

ce qu'on t'a bien reçu ?"

— "Je vous crois, on voulait même me faire manger."

COULE A PIC

La maman : "Monsieur Vincent est mort ; le docteur prétend que c'était la rupture d'un vaisseau."
Pierrot : "Ah il s'est noyé ?"

LA DERNIERE GENERATION

L'enfant. — Maman ? Tu sais, le vase du salon ? Que tu disais qu'on se l'est transmis de génération en génération ?
La mère. — Oui, mon chéri, eh bien ?
L'enfant. — Eh bien ! maman, c'est moi la génération qui l'a cassé.

JOHNNY HAZARD

PAR FRANK ROBIN



C'est bien chic de votre part, l'ami... de communiquer notre position à l'aviation américaine afin qu'on puisse venir à notre secours. Où voulez-vous en venir ?

Je vais exiger une rançon, rien d'autre !



Ma société est très bien organisée, je vous l'assure, mais vous avez dérangé mes plans avec une cargaison et des voyageurs inexistants...



Nous ne partons pas d'ici les mains vides... Il me faut une cargaison ou de l'argent !

De l'argent ? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? J'ai sur moi environ trois piastres. Vous pouvez les avoir !



Vous osez vous moquer de moi ! Ne craignez pas — j'aurai ma rançon... cent mille dollars américains !



Je vais avertir vos amis que nous vous gardons comme otages. Ils paieront comme bon leur semblera !

Vous ne redoutez pas d'ennuis quand ils arriveront ici ?



Pas du tout ! Ils n'envverront qu'un appareil qui laissera tomber le sac contenant la rançon dans cette clairière !



L'un de mes hommes sera là pour recueillir le sac, pendant que nous serons dans les airs à surveiller l'opération à bord de nos hélicoptères !

C'est toute une idée ! Mais si cet appareil arrive armé avec quelque chose d'autre que des dollars américains ?



Et risque de tuer deux compatriotes ?... Ne parlez pas comme cela ! Je connais trop bien les Américains !

?



"Tuer deux compatriotes"... DEUX... Mille Lix et moi ! Alors, ils ignorent la présence ici de Cutout... Nous avons donc encore une petite chance... mais cela dépendra de Cutout !

CRUAUTE

Le petit Jean assiste pour la première fois de sa vie à un opéra avec son papa. Le chef d'orchestre dirigeait la cantatrice dans son long solo.

Jean: "Pourquoi le monsieur frappe-t-il la dame avec son bâton."

Papa: "Il ne la frappe pas, tais-toi!"

Jean: "S'il ne la frappe pas, pourquoi crie-t-elle comme cela?"

LE DON INTERESSE

Toto demande deux sous à sa petite maman :

— Qu'as-tu fait, lui dit celle-ci, de ceux que tu avais hier ?

— Je les ai donnés à une vieille

femme.

— C'est bien, mon enfant. Tiens, voilà ! Mais pourquoi t'intéresses-tu tant que cela à cette vieille femme ?

— C'est parce qu'elle vend des sucres d'orge !

TOUT UN CIGARE :

Réponse d'un acteur auquel le roi avait donné un cigare: "Ah Sire ! Je le fumerai toute ma vie".